

**La Destinée,
La Mort
et Moi :
comment j'ai conjuré le sort**

Scott G. BROWNE

Remerciements

Les personnes citées ci-dessous ont été placées sur mon chemin pour une raison ou pour une autre et je leur suis reconnaissant de m'avoir, chacun à sa manière, aidé à garder le cap.

Michelle Brower, mon agente, me rappelle à chaque instant quelle chance j'ai de la compter à mes côtés ; Wendy Sherman, qui m'a ouvert la porte et accueilli dans son univers ; Jessica Wade, mon éditrice, dont les questions et remarques pertinentes m'ont permis d'améliorer mon manuscrit : sans elle, jamais je ne l'aurais affiné à ce point ; Kara Cesare, qui m'a accordé sa confiance et laissé monter à bord ; toute l'équipe de Penguin et NAL, dont les contributions, le soutien, les idées et le talent m'ont été d'une aide précieuse ; Cliff Brooks, Ian Dudley, Heather Liston, Shannon Page, Lise Quintana, Amory Sharpe et Keith White qui, après avoir lu les premières moutures, m'ont dit ce qui fonctionnait et ce qu'il fallait retoucher ; Leslie Laurence pour ses lumières au sujet de Manhattan, des rugelach au chocolat et des relations avec les mortelles ; mes parents, qui n'ont cessé de croire en moi, même lorsque j'ai laissé tomber mes études de commerce pour me consacrer à une passion qui ne promettait pas un salaire fixe ; et mes amis, qui connaissent toutes mes failles et n'hésitent pas à les pointer du doigt. Vous vous reconnaissez.

CHAPITRE 1

Règle n° 1 : Pas d'ingérence.

Une règle super simple, a priori. Mais là, assis au beau milieu d'un centre commercial à Paramus, dans le New Jersey, je n'y tiens plus. Je me sens frustré.

Agacé.

Déçu.

Quatre-vingt-trois pourcent des êtres humains sont des créatures prévisibles, conditionnées par l'habitude, empêtrées dans des routines, des modes de vie prédéfinis, des accoutumances, quand elles ne passent pas leur temps à troquer une addiction pour une autre.

Mes quatre-vingt-trois pour cent. Mes humains. Cinq milliards et demi d'individus, au total.

Le centre commercial est l'endroit idéal pour observer la nature humaine sous son meilleur jour. Ou son pire jour, question de point de vue. Des hommes et des femmes, des adolescents, des enfants qui font du lèche-vitrine, qui s'empiffrent, qui commèrent, qui comblent la vacuité de leur existence à coup de shopping thérapeutique et d'aliments *light*. J'ai un faible pour les centres commerciaux à l'ancienne. Qui ne font pas la superficie du Sri Lanka et où l'on trouve toujours des enseignes du type Orange Julius, Panda express et Hot Dog on a Stick à l'espace restauration.

Aux États-Unis, on dénombre deux fois plus de centres commerciaux que d'écoles et désormais, c'est passé dans les mœurs, au lieu d'aller à la messe, on se rue en masse vers ces temples érigés à la gloire de la consommation. Dans une société qui encourage les citoyens à mesurer leur valeur à l'aune de leur compte en banque et de leurs possessions matérielles, les humains américains consacrent une plus grande partie de leur budget à se procurer des chaussures, des montres et des bijoux qu'à se payer des études universitaires.

Certes, ça donne du grain à moudre à Envie et Avarice, mais ça fait de mon quotidien à moi un enfer.

À l'époque où les humains étaient encore des chasseurs-cueilleurs, l'existence se résumait à la survie, à subvenir aux besoins primaires comme se nourrir, se vêtir ou trouver un abri, du coup il n'y avait pas des tonnes d'options pour améliorer son bien-être. La nourriture n'était pas préparée par Père Dodu. Les habits ne portaient pas de logo Calvin Klein. On ne s'embêtait pas à enjoliver sa grotte de rideaux Ralph Lauren avec couette assortie.

Un truc à savoir sur les humains, c'est qu'ils sont accros aux produits.

Consommateurs invétérés. Toxicos du péché mignon. Automates carburant à la gratification.

Programmés pour avoir besoin, pour avoir envie et pour acheter.

Adeptes de MP3. De la Xbox. De la Playstation 3.

Magnétoscope numérique. Système son multicanal. TV à écran plat haute définition.

Un millier de chaînes câblées offrant des films, des clips et des vidéos à la demande.

Distracts par leurs désirs, submergés par leurs besoins et leurs envies, ils dévieront forcément du chemin qui leur a été attribué. Passeront à côté de leur futur optimal. De leur sort le plus heureux.

Et ça, c'est moi. Je me présente : je suis Le Sort (S majuscule, o-r-t). Mais tout le monde m'appelle Sergio. Mon nom de famille, c'est Fatum, rapport à mon lien étroit avec la fatalité.

Je place mes humains sur leur voie dès la naissance, je leur attribue un large éventail de sorts qui vont de professionnels du crime à PDG de compagnie pétrolière, deux activités pas si éloignées l'une de l'autre quand on y pense. Mais j'ai beau m'évertuer à programmer des sorts prometteurs à certains – producteur de cinéma, quart-arrière remplaçant dans une

équipe de la NFL, la ligue nationale de football américain, gouverneur de Californie – ils s’arrangent inlassablement pour tout faire foirer.

L’humain a, par nature, tendance à la contre-performance. À ne pas réaliser son potentiel. Quand on verse dans la fatalité, on ne se fait pas d’illusions, c’est sûr. On sait d’emblée qu’on ne décrochera pas le prix Nobel de la paix et qu’on ne deviendra pas Stephen King. Et quand l’avenir d’une personne est terni par des troubles psychiatriques, l’accoutumance à une drogue ou une carrière en politique, je ne peux pas vraiment m’attendre à de bonnes surprises. Une fois que j’ai attribué son sort à quelqu’un, vogue la galère. Je ne peux pas espérer mieux. Ce qui ne veut pas dire que la situation ne peut pas mal tourner.

Le sort pré-attribué à chaque humain est semé de moments décisifs qui détermineront s’il restera sur la voie qu’on lui a tracée, et si oui, comment. Des choix qui auront une forte incidence sur sa façon de vivre.

Avec intégrité.

Avec compassion.

Avec cupidité.

Chaque fois qu’un de mes humains fait un choix crucial, je dois réévaluer son avenir. Revoir son sort. Et à chacune de ces décisions, je regarde une écrasante majorité d’entre eux se planter en beauté.

Assis sur un banc entre Foot Locker et Aeropostale à mâchonner mon beignet de saucisse de chez Hot Dog on a Stick – on appelle ça un pogo – en buvant mon jus de chez Orange Julius, je passe au crible la ribambelle d’humains placés sous ma responsabilité, tous si enclins à l’erreur, et je sonde leurs échecs inexorables.

Il y a ce jeune de dix-neuf ans à l’allure athlétique muni d’un téléphone portable et d’un sac plastique Game Stop à qui s’ouvre une belle carrière au sein des Philadelphia Phillies

comme joueur de champ intérieur polyvalent. Au lieu de ça, il sera obèse, chauve et chômeur à trente-deux ans, et se masturbera trois fois par jour devant le magazine *Juggs*.

La jeune asiatique de vingt-et-un an qui, en bonne évangéliste, fait du prosélytisme devant le magasin de prêt à porter Bebe trouvera l'homme de ses rêves à trente ans, tout ça pour demander le divorce et se taper des hommes deux fois plus jeunes qu'elle à quarante-cinq ans.

Et le garçon de onze ans aux cheveux ras et au visage d'ange qui engloutit un beignet Dunkin Donuts nappé d'un glaçage au chocolat a tout ce qu'il faut pour devenir un bon père de famille, mais au lieu de cela, à vingt-neuf ans, l'idée d'abuser de sa fille de cinq ans lui traversera l'esprit.

C'est le genre de moments où j'aimerais avoir une relation plus harmonieuse avec La Mort (alias Mortimer).

Le petit n'est encore qu'un enfant, c'est vrai, mais si je parvenais à convaincre Mortimer de me donner un coup de pouce, je pourrais au moins épargner à sa fille le traumatisme et la thérapie à vie... Mais ça serait considéré comme de l'ingérence, et ça, c'est niet. De toute façon, Mortimer et moi on ne se parle plus, donc la question ne se pose pas.

Alors, je reste planté sur le banc à manger mon beignet de saucisse tandis que défile sous mes yeux las une interminable parade de délinquants sexuels en herbe.

Tous les humains n'ont pas de séquelles ou de troubles d'ordre sexuel, ni de désir latent brûlant d'être concrétisé. Mais la plupart des Américains, si. Cette manie qu'on a de diaboliser le sexe aux États-Unis et de réprimer l'énergie sexuelle à échelle nationale y est sans doute pour quelque chose. Moi, je préfère les Italiens et les Français. Le sexe fait partie intégrante de leur culture et ils l'assument.

Tiens, en parlant de sexe...

À l'autre bout du centre commercial, à mi-chemin entre le grand magasin Macy's et moi, de l'autre côté du kiosque T-Mobile et d'un flot constant de futurs Américains à problèmes, un panache de cheveux roux se fraie un passage dans ma direction. J'espère que ce n'est pas qui je crois, mais la foule se fend comme par magie et sous la chevelure flamboyante se matérialise le visage radieux et béat de La Destinée.

Génial. Pile ce qu'il me fallait pour me remonter le moral. La personnification, en version immortelle, de tout ce que je ne suis pas. De tout ce que je convoite. De tout ce qu'on me refuse.

Pensez exécution.

Pensez rancœur.

Pensez tumeur maligne.

« Elle est bonne, ta saucisse ? » demande Destinée en prenant place à mes côtés sur le banc, dévorant mon hot-dog des yeux.

Un truc à savoir sur Destinée, c'est qu'elle est nymphomane. Elle arbore un débardeur rouge moulant, une minijupe en cuir rouge, une paire de bottes rouges en vinyle et un sourire perpétuel. Elle est toujours de bonne humeur. Pourquoi ne le serait-elle pas ? *Elle* au moins elle ne se coltine pas *ad aeternam* une flopée de pédophiles, de consommateurs compulsifs, bref, plus de cinq milliards et demi de ratés en tout genre infoutus de se démerder tout seuls.

Contrairement à ce que croient la plupart des humains, la destinée et le sort, ce n'est pas pareil. On n'impose pas sa destinée à quelqu'un. En revanche, si un mortel subit sans appel des circonstances, si elles lui sont imposées de façon irrévocable, là, il s'agit de son sort. Le sort entretient un lien morbide avec la fatalité, l'inéluctable, et ne laisse, bien souvent, rien présager de bon.

Un bien triste sort.

Les cruautés du sort.

Un sort pire que la mort.

Non mais franchement. Que peut-il y avoir de pire que de damer le pion à la Mort sur l'échelle de la calamité ?

À l'inverse, la destinée, qui relève par essence de la divination, est toujours associée à une forme de succès et jouit donc d'une connotation beaucoup plus positive.

Il était appelé aux plus hautes destinées.

Nous étions destinés à nous aimer.

Accomplir sa destinée.

« Je peux goûter ta saucisse ? », demande Destinée. Elle respire tant la fougue et la beauté que je manque de lui flanquer le reste de mon pogo à la figure.

Le sort prédétermine et régit le cours des vies humaines. Mais même si mes humains prennent des décisions qui peuvent avoir des conséquences néfastes sur leur avenir, ils n'ont pas leur mot à dire sur le nouveau sort qui leur est attribué. Moi, Le Sort – Sergio, pour les intimes –, je ne suis pas trop du genre à collaborer, voyez-vous.

Imaginez un type solitaire.

Qui fait dans le masturbatoire. Du genre Henry David Thoreau.

Et quand bien même l'envie me prendrait de leur venir en aide ou de les orienter par le biais de petites suggestions, d'allusions subtiles, je ne pourrais pas. La théorie du « libre arbitre » et tout le tralala. On est tenu de laisser les humains faire leurs propres choix et en assumer les conséquences.

Pour vous représenter mes humains, c'est bien simple : imaginez une bande d'enfants désobéissants forcés d'accepter sans broncher leur punition, quelle qu'en soit la sévérité.

Avec Destinée, il en va autrement. Ses humains sont plus impliqués dans le processus, car sans la participation intentionnelle du sujet, on ne peut le destiner à quoi que ce soit. Ses humains choisissent leur destinée en optant pour des parcours de vie différents. Bien sûr, ils

La plupart d'entre nous avons élu domicile à New York, même si nous n'y habitons pas à l'année. Avec plus de six milliards et demi d'habitants sur la planète, on est bien obligés d'être un minimum ubiquitaires.

« Y a qui d'autre dans le coin ? »

—Remords et Espoir, m'apprend-telle. Une partie de la bande des péchés capitaux, forcément. Et j'ai entendu dire que Préjugé essayait d'organiser une partie de poker, mais sans succès. »

Un truc à savoir sur Préjugé, c'est qu'il souffre du syndrome de Gilles de la Tourette.

Destinée et moi on reste plantés sur notre banc sans rien dire pendant quelques minutes, à contempler les zombies acheteurs qui déambulent dans les allées du centre commercial d'un pas titubant, leurs cerveaux primitifs rêvant de plans à trois, d'iPods et de beignets à la cannelle Cinnabon.

« Ça te dirait, une petite partie de sexe sans contact ? » propose Destinée.

Si j'écume de rage et d'envie à la vue de Destinée, je ne serais pas contre la regarder ôter sa mini-jupe rouge.

« Carrément, je réponds. Chez toi ou chez moi ? »

CHAPITRE 2

Je suis allongé sur le dos en boxer blanc près d'un bouquet d'hydrangées bleues, et Destinée me chevauche, vêtue en tout et pour tout d'un string en coton rouge vif. La seule chose qui pourrait rendre la scène encore plus patriotique, ce serait Jimi Hendrix jouant l'hymne national.

Ce qui est chouette avec le sexe sans contact entre immortels, c'est que tu peux t'ébattre sur ton toit-terrasse en plein jour parce que comme tu es invisible, personne ne voit ce que tu fabriques. Et là, à l'instant, le string rouge vif de Destinée virevolte dans les airs tandis qu'elle me toise en se léchant les babines.

Entre immortels, nous pouvons nous voir quand nous sommes invisibles, mais les humains, eux, ne le peuvent pas, sauf si nous décidons de rendre notre présence décelable. Ou si l'un de nous entre en contact physique avec un autre immortel. Ce qui n'arrive en public pas plus de deux ou trois fois par siècle. Luxure et un autre des péchés capitaux sont presque toujours dans le coup, même si on a déjà vu Prudence baisser la garde plus d'une fois.

Règle n° 5 : ne jamais se matérialiser devant les humains.

La dernière fois que deux immortels sont entrés en contact dans un lieu public, ça remonte à 1918, quand Colère et Envie se sont bastonnés dans un bar de Chicago à propos de la raclée infligée par les Red Sox aux Cubs lors des World Series. Envie est un fan inconditionnel des Cubs et Colère... Disons qu'il a le chic pour mettre les nerfs d'Envie en pelote.

Je n'y étais pas, mais à ce qu'on raconte, ils n'y sont pas allés de main morte. Bien qu'il ne figure pas dans les manuels d'histoire, l'incident fut la goutte d'eau qui, faisant déborder le vase, a conduit à l'adoption du dix-huitième amendement et à quatorze ans de Prohibition.

Nous sommes supposés faciliter les choses, pas les provoquer. Nous ne sommes pas censés avoir d'impact majeur sur les vies des humains, nous devons nous contenter de jouer notre rôle sur les différents parcours et trajectoires émotionnelles de nos ouailles. De temps à autre, il arrive que l'un d'entre nous cafouille, directement ou indirectement, et que ses ratés aient des répercussions plus ou moins catastrophiques. Voilà pourquoi certaines entités se voient dépossédées de leurs pouvoirs. Ce qui est super gênant. Y a qu'à voir ce qu'endure La Paix.

Nous ne sommes pas tout le temps invisibles. Seulement quand nous choisissons de l'être. Un des avantages en nature que vous confère l'immortalité. Ça et le logement.

J'habite dans un trois-pièces au vingtième étage d'un immeuble de standing avec parquet, baies vitrées panoramiques sur l'East River, un portier et un service de conciergerie disponibles 24h/24, un club de fitness et un toit-terrasse.

Le loyer s'élève à 3 990 dollars par mois, mais moi, j'y vis à l'œil. Juste parce que je suis Le Sort. Pas mal, non ? Sauf que quand on compare avec le loft de charme où habite Destinée à SoHo, avec vue sur la Hudson River, parquet ancien, climatisation centralisée, baignoire en marbre, le tout sur plus de 1200 m², ça fait mal. Elle ne veut pas me dire le prix de son loyer, mais d'après mes recherches, il y en aurait pour 12 000 dollars par mois.

Je sais, je n'ai vraiment pas de quoi me plaindre. Mortimer, lui, crèche dans le Lower East Side : il croupit au fond d'un studio en sous-sol avec fenêtres à barreaux, murs en béton et vue sur la ruelle adjacente. Mais bon, vous verriez La Mort habiter autre part, vous ?

Destinée se déhanche au-dessus de moi, ses cheveux roux tirés en un chignon, sa poitrine parfaite, ses mamelons à moins de trois centimètres de ma bouche. Pas facile de maintenir ma détermination, mais elle m'inspire une telle aversion que je ne veux surtout pas lui faire cadeau d'un quelconque plaisir qu'elle ne se prodiguerait pas elle-même.

En plus, le concierge se trouve sur le toit, lui aussi, en compagnie d'une locataire potentielle qui découvre le jardin et la vue. Je ne les vois pas, mais je les entends, derrière les azalées et les rosiers qui font écran, discuter des règles de bienséance à observer sur la terrasse, tandis que moi, je les enfrens allégrement.

Le concierge a une voix nasillarde et stridente ; dans vingt ans, il sera à la rue et passera ses journées sur un banc de Central Park, à se curer le nez en brillant sur les promeneurs.

La femme a le timbre chaud et mélodieux d'un saxophone ténor par une nuit déserte à la Nouvelle-Orléans. Mais je n'arrive pas à la déchiffrer. Ce qui veut dire qu'elle arpente la Voie de la Destinée, qu'elle est née pour accomplir de plus hautes œuvres que le commun des mortels. Si je ne réussis pas à la déchiffrer, je perçois chez elle quelque chose d'irrésistible. Un je-ne-sais-quoi dans sa voix qui m'attire. Quelque chose d'indéfinissable qui, néanmoins, me trouble. Mon humeur s'en trouve mollifiée, pour ainsi dire. Détail qui n'échappe pas à Destinée.

Dans un accès d'habileté et de vivacité dont seules les femmes ont le secret, Destinée envoie valser son string et mon boxer dans le massif d'hydrangées, tandis que son corps nu lévite au-dessus de moi, dangereusement appétissant. Sur sa peau, pas le moindre follicule pileux.

Un truc à savoir sur Destinée, c'est qu'elle est adepte du maillot intégral.

Aussitôt, je retrouve ma concentration et mon ardeur initiale, ce qui n'a rien d'étonnant.

« J'aime mieux ça », approuve-t-elle, ses yeux verts plein de malice posés sur moi.

Quelques secondes plus tard, son visage a disparu de mon champ de vision et je sens son souffle chaud qui caresse la partie la plus stimulée de mon anatomie.

Bien que, techniquement, nous ne soyons pas humains, nous enfilons des sortes d'enveloppes charnelles imitant l'apparence des Terriens. Des combinaisons d'hommes et de femmes. Ça nous simplifie la vie sur cette planète. Ses habitants ont la fâcheuse tendance de

sauter au plafond à la vue de flashes de lumière aveuglants, d'êtres célestes ailés ou d'entités surnaturelles à cinq membres ou plus, alors, pour délester un peu Confusion, Panique et Hystérie de leur charge de travail, on s'efforce de ressembler à des formes de vies dites intelligentes. Ce n'est pas si terrible. C'est un peu comme porter une combinaison en latex super sophistiquée. Au bout de deux cent mille ans, on finit par s'y faire.

La femme sur la Voie de la Destinée parle toujours au concierge, je l'entends lui annoncer qu'elle va prendre l'appartement, mais pour l'instant, je reste concentré sur ma Destinée à moi.

Destinée et moi, c'est les montagnes russes : on se perd, on se retrouve et rebelote depuis le dernier quart de million d'années, sans jamais rien construire de sérieux. On est un peu des potes de slip de longue haleine, quoi.

Si son optimisme à toute épreuve me débecte, et si voir les humains lui manger dans la main alors qu'ils me tiennent en horreur m'insupporte, je dois reconnaître que Destinée est une sacrée bête de sexe sans contact, plus douée que Glamour, Tentation et même que Luxure. Quoique, pour ce qui est du sport en chambre avec contact rapproché, je tire mon chapeau à cette dernière. Après tout, la luxure, c'est elle.

Destinée s'emploie toujours à m'émoustiller, et la pression ainsi engendrée entre nous est presque palpable. C'est ça, le secret du sexe sans contact : susciter l'excitation en simulant l'acte sexuel sans qu'il y ait la moindre pénétration, ni la moindre interaction tactile. L'idée étant de faire grimper la tension à son paroxysme, jusqu'au point où la jouissance s'opère d'elle-même, sans stimulation physique.

Je suis au bord de l'extase, quand Destinée s'arrête sans crier gare.

Quand j'ouvre les yeux, elle est déjà à moitié habillée.

« Faut que j'y aille, dit-elle en enfilant son débardeur.

— Maintenant ? je proteste, désignant mes membres inférieurs pour marquer mon indignation.

– J’ai un client à voir au Portugal, explique-t-elle en chaussant ses bottes en vinyle. À plus ! »

Et comme ça, d’un coup, pouf, elle se volatilise.

Je n’ai pas encore récupéré mon boxer dans le massif d’hydrangées que Destinée est sans doute déjà au Portugal, occupée à revoir l’avenir attribué à un futur héros. Un moment, vous êtes en pleine session de sexe sans contact sur un toit à Manhattan, l’instant d’après, vous êtes à l’autre bout du monde.

Autre avantage en nature lié à l’immortalité : vous n’avez pas à prendre les transports en commun.

Il y a deux mille ans, comme la majorité des deux cents millions d’habitants sur Terre étaient concentrés en Europe, en Asie et en Afrique, nous n’étions pas amenés à faire trop de longs déplacements. Et puis, franchement, deux cents millions de personnes à gérer, ce n’est pas la mer à boire, surtout quand la plupart d’entre eux ne vivent pas plus de trente-cinq ans, grosso modo. Mais quand s’est amorcée la colonisation des Amériques et de l’Australie au milieu du XVI^e siècle, ça a commencé à partir en vrille, avec un doublement de la population mondiale entre le gros loupé de Christophe Colomb et l’avènement de la Révolution industrielle. Et au cours des deux cents dernières années, on a complètement perdu pied, vu que la population mondiale est montée en flèche, d’un milliard à près de sept milliards. Sans compter que les gens ont une espérance de vie presque deux fois plus longue qu’il y a cent ans.

Le jour où les humains ont inventé les égouts, j’ai tout de suite pressenti que la situation allait dégénérer. Mais si j’avais su qu’ils allaient se reproduire comme des lapins dopés au

viagra, j'aurais demandé qu'on m'affecte à un autre poste. Comme Abstinence, Chasteté ou MAÎTRISE DE SOI.

Ou La Mort.

Si tu ne peux pas empêcher les humains de proliférer à la source, tu peux au moins limiter les débordements en drainant le réservoir. Même si, à mon humble avis, Mortimer pourrait s'appliquer un peu plus. Dégrossir le troupeau. Redonner un semblant de normalité à la planète histoire qu'on puisse tous souffler un brin. Et pourquoi pas faire un tour à Bali, Tahiti ou Disney World, pour changer. J'ai toujours rêvé d'essayer Space Mountain.

Je pourrais peut-être déposer un dossier de reclassement ? Mais à tous les coups, avec ma veine, je finirais par me faire refiler un poste genre Humilité ou Zèle. Et puis, ça fait bien trop longtemps que j'exerce en tant que Le Sort, et je serais bien en peine de remplir une autre fonction. C'est ce qui s'appelle se faire rattraper par le sort...

Quand je commence à me rhabiller, le concierge et la nouvelle locataire sont partis, et je me retrouve seul sur le toit-terrasse. Maintenant que Destinée m'a chauffé à mort, je ne suis plus trop d'humeur à rester seul ; peut-être que je devrais voir ce que fabrique Flagornerie. Ou passer un coup de fil à Lascivité, plutôt. Mais avant que j'aie le temps de pianoter son numéro, mon portable sonne : c'est Jerry qui veut me voir en entretien.

CHAPITRE 3

Chez Jerry, le hall d'accueil est toujours bondé. Faut dire qu'avec toutes ces âmes en pleine transition entre vies terrestre et céleste, sans parler de celles qui ne seront pas du voyage, mais qui demandent une ultime audience histoire de plaider leur cause une dernière fois... En règle générale, on ne leur offre pas de seconde chance, mais de temps à autre, Jerry se laisse attendrir et leur ouvre la porte.

Aujourd'hui, on ne déroge pas à la règle. Notons, au passage, que le terme « aujourd'hui » est tout à fait arbitraire. Ni l'heure, ni la date n'ont de sens véritable ici-bas (ou plutôt ici-haut). Un jour, j'ai patienté dans la salle d'attente de Jerry pendant ce qui m'a semblé durer une heure, et quand enfin je suis retourné sur Terre, j'avais raté l'intégralité de la troisième guerre punique.

Bien sûr, ça s'est produit au cours de l'Ère antique, une époque où la population restait encore facile à gérer, alors il n'y avait pas non plus de grosse urgence à regagner la Terre. Mais maintenant que mon emploi du temps est surchargé, il faudrait que je puisse ressortir d'ici en quelques minutes.

Le problème, c'est que je dois attendre mon tour dans la même pièce que toutes ces âmes humaines, échouées ici car elles n'ont, pour la plupart, pu échapper à leur sort. Et une fois affranchies des affres de la chair, les mystères de l'univers leur sont enfin dévoilés. Y compris le concept de vie après la mort, la création de l'existence humaine, les lois qui régissent le cosmos, et ma tronche.

« Alors, c'est donc vous, Le Sort ? » demande l'âme de ce qui fut jadis une femme de quarante-deux ans décédée d'un cancer du pancréas.

Je fais la sourde oreille en m'efforçant d'éviter son regard.

« Je tenais juste à vous remercier pour toutes les nausées, les vomissements, la perte de poids, la peau qui jaunit, la chimiothérapie et la mort lente que j'ai dû endurer, dans l'angoisse et la douleur. »

Voilà le genre de scènes que je me coltine chaque fois que je me pointe ici. Des âmes en colère qui déchargent leur frustration sur moi. Comme si elles n'avaient pas, pour la plupart, creusé leur propre tombe.

Avec leur manie de fumer comme des pompiers.

Avec leur alimentation riche en graisses animales et faible en fruits et légumes.

Avec leur mode de vie sédentaire consistant à rester vautrés sur un canapé à zapper entre chaînes de sport et télé réalité au lieu de faire de l'exercice pour entretenir leur système cardiovasculaire.

J'ai horreur de venir ici.

« Hé, m'interpelle-t-elle, me tapotant le bras de son doigt. C'est à vous que je parle. »

À ce stade, plusieurs des autres âmes assises en salle d'attente ont remarqué ma présence.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande un garçon de quatorze ans tué par un automobiliste en état d'ébriété.

L'ex-cancéreuse me désigne d'un geste du pouce et dit : « C'est à cause de ce type que la plupart d'entre nous sont ici. »

« Ouah putain, s'exclame un homme de vingt-cinq ans emporté par une overdose d'héroïne. C'est Le Sort. »

Avant que j'aie le temps d'amorcer une retraite vers les toilettes, toute l'assemblée m'a dans le collimateur.

C'est ce qu'on appelle une situation gênante.

Un grand moment de solitude.

C'est ce qu'on appelle une horde assoiffée de vengeance.

Quelques secondes plus tard, des dizaines d'âmes humaines que le sort n'a pas épargnées me sautent à la gorge pour me raconter à quel point elles ont apprécié leur douleur intense, leur mort, leur existence gâchée. Des doigts accusateurs se dardent vers moi. Des lèvres crispées de rage laissent échapper des salves de postillons qui me fouettent le visage. Hommes, femmes et enfants me réprimandent, me maudissent, m'insultent dans des langues dont j'ignorais parfois jusqu'à l'existence.

Mon travail est super gratifiant.

« Le Sort, annonce la secrétaire installée à l'accueil. Jerry va vous recevoir. »

Je me lève de mon siège et me fraie un chemin parmi la meute d'âmes en rogne qui continue de m'abreuver d'obscénités. Même à l'aune de toute l'angoisse, de tout le malheur et de tout le mal-être qu'ils ont dû encaisser au cours de leur existence, un tel venin semble un brin excessif. Puis, jetant un regard par-delà cette foule de mécontents, j'aperçois Hostilité dans un coin, si hilare qu'il en vire écarlate.

« Enfoiré, je lâche en pénétrant dans l'antre de Jerry.

– Tu sais, dit Jerry, depuis son immense bureau en chêne massif, j'ai rayé des civilisations de la carte pour moins que ça.

– Je parlais à Hostilité, j'explique en refermant la porte derrière moi.

– Il est toujours là ? s'étonne Jerry. Je lui ai pourtant dit d'aller trouver quelque peuplade indigente et opprimée à échauffer.

– Eh bien, là, il échauffe le peuple en salle d'attente.

– Tant qu'il se tient à bonne distance du Moyen-Orient... »

Un truc à savoir sur Jerry, c'est qu'il est tout-puissant.

Pourtant, il a un physique plutôt quelconque pour une divinité omnisciente et omnipotente. Taille standard. Poids moyen. Traits passe-partout. Aucun signe particulier. Ça l'aide à rester incognito quand il descend sur Terre veiller au grain.

Mais comme il ne sort plus autant qu'avant, il aime surveiller ce qui se trame depuis son bureau, dont les parois sont entièrement vitrées, sol et plafond inclus. Pas forcément le décor le plus raisonnable pour implanter son activité, mais ça permet à Jerry de garder l'œil sur ce qui se passe en bas pendant qu'il travaille. Et puis ça fait flipper tout le monde ou presque. Vous ne vous sentiriez pas tout petit, vous, si vous vous retrouviez en face de Jerry le Grand, le Big J, avec l'univers qui se déploie à 360° autour de vous, à vous demander si le sol ne va pas se craqueler ?

J'ai beau l'avoir foulé un nombre incalculable de fois, Jerry a beau m'assurer que son bureau est homologué par l'inspection du travail, j'enlève toujours mes chaussures pour traverser la pièce en verre sur la pointe des pieds.

« Alors, à quel sujet vouliez-vous me voir ? » je demande en prenant place sur un fauteuil.

Le nom officiel de Jerry, celui qu'il porte dans l'Ancien Testament, c'est Jéhovah, bien sûr. Par chez nous, personne ne l'appelle jamais Dieu, ni Yahvé, ni aucune des autres dénominations que lui donnent les humains. Moi, je l'ai toujours connu sous le nom de Jerry.

« J'ai remarqué un certain relâchement dans ton travail ces derniers temps, explique Jerry. Depuis le début de la Révolution Industrielle. »

C'était il y a plus de deux siècles. Il doit avoir une sacrée pile de dossiers en attente dans sa boîte de réception.

À l'époque où les sociétés étaient encore principalement agraires, les humains ne déviaient pas si facilement de la voie à laquelle ils étaient prédestinés. Jusqu'à très récemment, au milieu du XVIII^e siècle, le taux de réussite des humains dont le sort était entre

mes mains avoisinait les soixante-deux pourcent ; en d'autres termes, six sur dix de mes humains parvenaient à atteindre leur sort optimal. De nos jours, à cause du flux incessant de publicités, de célébrités et de vendeurs agressifs dictant au commun des mortels à qui ressembler et que posséder pour être heureux, ce nombre a dégringolé jusqu'à moins de trois sur dix.

« Qu'y a-t-il ? demande Jerry. Et, par pitié, ne me ressers pas tes foutaises sur le colonialisme et les grandes puissances européennes. Ça nous pendait au nez, on le savait très bien, alors maintenant, faut faire avec. »

Je pourrais me plaindre de ma charge de travail ou de la misère humaine que j'emmagine au quotidien, mais vu à qui je m'adresse, ça ne risque pas d'arranger les choses. Dernièrement, pourtant, j'en suis arrivé au stade où j'ai l'impression que ce que je fais n'a aucune espèce d'importance. Quelle que soit la voie que je trace pour eux à leur naissance, la majorité de mes humains finit par me décevoir. Alors je me suis mis à leur attribuer des sorts complètement aléatoires, je ne respecte même plus mes quotas, et par ma faute, certaines régions du monde sont saturées de taxis et d'artistes de rue.

Jerry, lui, ne badine pas avec les quotas.

Règle n° 9 : Respecter ses quotas.

Tant d'avocats. Tant de paparazzis. Tant de strip-teaseuses. Ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air. Programmez trop de barmaids, par exemple, et hop, la roue de la fortune commence à chanceler.

« Je ne sais pas, je réponds. Faut croire que je m'ennuie.

– Tu t'ennuies ? répète-t-il. Tu t'ennuies ? »

À son ton, je devine qu'il n'a pas l'esprit très disponible. Mais qui ne tente rien n'a rien.

« Oui, je reprends. Je me disais que je pourrais éventuellement être affecté à un autre poste. »

Jerry laisse échapper un rire. Et quand il se marre, ça n'est pas très drôle. Surtout quand il est sur Terre. Le Vésuve. Le Krakatoa. Le Mont Saint Helens. Encore heureux qu'il n'ait pas trop le sens de l'humour.

Je jette un regard vers le sol et me demande – pour la énième fois – si le plancher de verre est aussi résistant qu'on le dit.

Ma requête n'est pas sans précédent : on recense déjà plusieurs cas d'échange de postes ou de reclassement. La Foi a déjà été remplacée à maintes reprises au cours de ce millénaire ; Fidélité a été rétrogradée à un poste administratif, suite à la débâcle de l'amour libre ; La Raison s'est fait virer après les procès de Salem. Ego a perdu son emploi quand les Beatles se sont séparés.

Et ce ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres.

Alors, je ne suis pas non plus en train de demander la lune.

« Nous n'avons aucun poste à pourvoir pour le moment, m'informe Jerry une fois son rire retombé.

– Pas même La Paix ? je m'étonne. Ce poste n'a pas été pourvu pour l'instant.

– Crois-moi, La Paix, ça ne serait pas un cadeau. Et puis, tu occupes tes fonctions depuis tellement longtemps que parmi mes employés, je n'ai personne qui pourrait te remplacer.

Génial. Voilà que je me suis rendu indispensable.

« Consacre donc un peu plus d'énergie à ton travail, me recommande Jerry, apposant un tampon sur une feuille de papier avant de la placer dans sa boîte d'envoi. Tâche d'être moins distrait. Investis-toi plus. »

Facile à dire pour lui. Tout le monde prie en son honneur. Moi, on me maudit.

Je remercie Jerry de m'avoir accordé un peu de son temps ; puis je me lève et regagne l'entrée sur la pointe des pieds pour remettre mes chaussures.

De retour à l'accueil, j'aperçois la femme qui m'avait accosté tout à l'heure pour me parler de son cancer du pancréas ; elle marche dans ma direction, sans doute pour prendre le relais dans le bureau de Jerry. Au passage, elle me crache à la figure.

Dans mon dos, Hostilité explose de rire.

CHAPITRE 4

Je suis à Duluth, dans le Minnesota, à manger un doughnut avec glaçage Krispy Kreme tout en observant un professeur de biologie de quarante-quatre ans faire les cents pas sur le perron de la maison où habite sa meilleure élève, âgée de dix-sept ans. Il est aux prises avec le dilemme suivant : cette dernière lui a fait part de son désir de suivre des cours de biologie privés à domicile. Les parents de la jeune fille sont partis pour le week-end et lui, il est planté là, sur la véranda de derrière à 9 h 00 du matin, alors que sa femme le croit à la pêche. S'il frappe à la porte, il s'aventurera, il le sait, sur un chemin tortueux qui pourrait bien foutre en l'air sa carrière et briser son mariage.

Seulement, son élève modèle est sexy comme c'est pas permis. Elle a des seins parfaits, un petit cul à tomber par terre et des cheveux blonds, des vrais, qui fleurent bon le miel, des yeux qui le comprennent et des lèvres qu'il a juste envie de lécher, et elle a dix-sept ans et il n'a jamais couché avec une fille de dix-sept ans et elle veut qu'il lui apprenne tout ce qu'il sait sur le sexe, c'est ce qu'elle dit.

Tout.

À quand remonte la dernière fois qu'il a entendu un truc pareil ? Et dans la bouche de qui ?

Pas de son épouse, avec qui il n'a pas eu le moindre rapport depuis plus de trois semaines, ce qui ne change pas grand-chose vu que de toute façon, quand ils le font, c'est mécanique et dénué de passion. Or, il veut de la passion dans sa vie. Il ne peut s'en passer. Et cette jeune fille, cette élève nubile, avec son intelligence, sa finesse, son teint clair, ses lèvres savoureuses et sa voix douce, délicieusement voilée, c'est l'incarnation même de cette passion perdue.

C'est tellement navrant.

Chercher la félicité de l'instant quand la clé de son bonheur réside au fond de lui même, plutôt qu'au fond d'une fille de dix-sept ans.

À ce stade, ce moment charnière dans sa vie, de multiples options s'offrent à lui, qui décideront de son sort :

1) Il peut tourner les talons et s'en retourner à sa vie morne et sans passion au côté de son épouse morne et sans passion et se masturber tous les soirs devant des vidéos porno juvéniles d'une légalité douteuse ;

2) Il peut tourner les talons et manifester un regain d'intérêt pour sa femme et sa carrière, et rester sur le chemin raisonnablement heureux qu'on lui a attribué à la naissance ;

3) Il peut frapper à la porte, avoir une liaison torride avec son élève sublime, puis perdre son boulot, son mariage et sa maison avant de se mettre à boire jusqu'à sombrer dans la dépression et la faillite.

J'aimerais pouvoir faire quelque chose. L'orienter, mine de rien, dans la bonne direction, lui dire de pousser la porte n° 2. Mais ça serait enfreindre les règles.

Alors je reste planté là à manger mon Krispy Kreme, gardant mes suggestions pour moi, observant Darren Stafford, quarante-quatre ans, professeur de biologie au lycée, faire les cents pas sur la terrasse arrière, se demandant que faire. Je suis de tout cœur pour qu'il prenne la bonne décision. Vraiment. Mais je ne me fais pas trop d'illusions quant à son choix. Un, il est excité. Deux, il est de sexe masculin. Trois, il est humain.

Il frappe à la porte.

Changement de décor : je suis à Compton, en Californie, devant un magasin de vins et spiritueux à 7 h 00 du matin, un autre doughnut Krispy Kreme à la main, au moment où un garçon de quinze ans s'adresse à un sans-abri pour qu'il lui achète une pinte de whisky et quelques grandes bouteilles de bière. Le jeune s'apprête à emprunter un chemin semé de drogues et d'alcool qui ponctuera ses douze prochaines années de fréquents séjours en maison

de correction puis en prison pour vol, braquage et conduite en état d'ébriété, jusqu'à une inculpation pour homicide involontaire avec circonstances aggravantes (encore une affaire d'alcool au volant), qui l'enverra derrière les barreaux jusqu'à ses trente-cinq ans.

Pas tout à fait le sort qui lui avait été attribué à la naissance, mais je n'ai pas le pouvoir de le mettre en garde.

Le sans-abri ignore, quant à lui, qu'en déclinant la proposition du jeune il retrouverait un semblant d'amour-propre et cesserait de claquer tout son argent en picole. Après avoir frappé à la porte des services sociaux, il finirait par se remettre dans le droit chemin (celui qu'on lui avait attribué à la naissance), se réinsérer en trouvant un emploi chez Mc Donald's, et ouvrir sa propre franchise dix ans plus tard.

Au lieu de ça, il accepte l'argent et entre dans le magasin.

C'est tellement désespérant de voir les choix que font les humains.

Une demi-seconde plus tard, je me retrouve à Reno, dans le Nevada, au casino Silver Legacy, à siroter un double café au lait de chez Starbucks tandis que j'observe Mavis Hanson, trente-deux ans, déposer, sous forme de jetons, ses cinq cents derniers dollars sur la table de blackjack. Cela fait six heures que Mavis joue, elle a perdu plus de trois grosses mises, mais elle ne peut pas s'arrêter maintenant.

Mavis doit un paquet de fric à un paquet de gens. Mais au lieu de trouver un emploi supplémentaire ou de s'investir davantage dans son travail à plein temps pour décrocher une promotion, elle a décidé de vider son compte en banque et de tenter le tout pour le tout : gagner au jeu une somme assez conséquente pour rembourser toutes ses dettes d'un coup. À présent, il ne lui reste plus que cinq cents malheureux dollars. Une fois englouti cet argent, les seuls billets qu'elle aura en sa possession seront ceux du Monopoly.

Si elle se lève tout de suite pour quitter la table de blackjack, elle prendra conscience de l'énormité de son erreur, mais au moins elle ne ressortira pas du casino ruinée jusqu'au

dernier *cent*, et elle trouvera le courage de retourner au travail et d'essayer de régler ses affaires en souffrance. Mais si elle mise ses toutes dernières économies, elle n'atteindra pas son trente-troisième anniversaire.

Sauf, bien sûr, si Lady la Chance, intervient.

« Salut Sergio, lance-t-elle en ondulant jusqu'à moi, scintillant telle une déesse égyptienne dans sa robe à sequins d'or vingt-quatre carats, les épaules quasi-nues sous ses fines bretelles. Dans ses cheveux tressés en une natte africaine des rangs de diamants étincellent sous l'éclairage du casino.

« Salut Liza, je réponds, chaussant mes lunettes de soleil pour atténuer l'éblouissement. On dirait que tu débarques tout juste de Vegas.

– De Monaco, mon chou, corrige-t-elle. J'aime la Méditerranée à cette saison. Mais quand j'y vais, ça ressemble plus à des vacances qu'à du boulot, tu vois ? »

J'acquiesce de la tête même si je n'ai pas pris le moindre jour de congé depuis la Révolution Française.

Lady la Chance est une Intangible. Une notion. Un concept. Vague et abstrait. Comme Sérendipité, Créativité, Hasard, Renommée. Rire aussi est un Intangible, je crois, tandis qu'Humour est un attribut. À ne pas confondre avec les Émotifs, qui, comme leur nom l'indique, s'occupent des émotions : Amour, Joie, Tristesse, Peur, Compassion, Dégoût et tous les autres sentiments qui constituent la palette émotionnelle humaine.

Les Émotifs ont tendance à en faire un peu trop, à manquer de naturel, et ils ne font pas montre de beaucoup de raison, et puis ils peuvent être assez bornés, alors avec eux, il ne faut pas s'attendre à de grandes conversations. On se marre bien plus avec les Intangibles. Je crois que c'est parce qu'ils se prennent moins au sérieux et qu'ils s'intéressent à une plus grande variété de sujets. Par contre, ils sont assez volages dans l'ensemble.

Quand je croise Lady la Chance, il est très rare qu'on cause plus de quelques minutes, car elle ne tient pas en place. On dirait une abeille qui butine d'humain en humain, pollinisant les mortels avec sa poudre de perlimpinpin avant de s'évaporer d'un coup d'aile.

Un truc à savoir sur Lady La Chance, c'est qu'elle souffre de troubles de l'attention.

Elle souffle un baiser vers un vieux monsieur assis devant une machine à sous, l'air abattu. Deux secondes plus tard, il empoche mille dollars et part d'un grand rire.

Et la règle qui consiste à ne pas s'ingérer dans les affaires des humains, alors ? Elle ne concerne que Le Sort, La Destinée et La Mort. C'est vrai, quoi, difficile d'être un Intangible, un Émotif ou un des Péchés Capitaux sans affecter, d'une façon ou d'une autre, la vie des humains. Mais, au final, tout tient à la manière dont les humains réagissent face à la chance, la peur ou la jalousie qui les animent, et à ces actes déterminants qui auront des répercussions sur l'issue ultime de leur existence.

C'est ce que je suis. Un Ultime. À l'instar de La Destinée, de La Mort et du Karma. Il y a aussi les Péchés Vénies du type Commérage ou Préjugé, toutes les Vertus Contraires, les Vertus Célestes, et bien évidemment, les Subversifs (Guerre, Hystérie, Complot et Paranoïa, entre autres). Si un jour vous organisez un week-end d'activités pour renforcer la cohésion de votre équipe je vous déconseille d'inviter un Subversif.

« Alors, qu'est-ce qui t'amène dans la plus grande des petites villes du Nevada ? » s'enquit Lady la Chance.

D'un signe de tête, je désigne Mavis Hanson, qui vient de tout perdre en tombant sur le douze.

« La pauvre, compatit Lady La Chance. Elle a une sacrée poisse depuis quelques temps... Une vraie série noire, on dirait.

– On ne peut pas dire que la vie lui sourie en ce moment, je confirme.

– Tu ne crois pas si bien dire, rebondit-elle en se tournant vers le bar, où j’aperçois Mortimer (alias La Mort) et sa crinière blanche sirotant un Shirley Temple, les yeux rivés sur la chaîne de sports ESPN.

Je n’avais pas remarqué sa présence, mais ça ne m’étonnerait pas qu’il ait déjà été là quand je suis arrivé, et qu’il ne se soit même pas donné la peine de venir me saluer. Ça fait plus de cinq cents ans qu’on n’a pas échangé un mot, depuis que Mortimer a refusé d’aider Christophe Colomb à quitter cette vallée de larmes avant de virer dans la mauvaise direction et de « découvrir » le Nouveau Monde. Ça m’aurait beaucoup simplifié la tâche, et la croissance démographique s’en serait vue considérablement ralentie si on avait pu différer l’arrivée des colons européens aux Amériques, mais non, Mortimer n’a pas été fichu de faire une petite entorse à la règle, juste une fois. Si j’avais su, je me serais pas autant décarcassé pour lui pendant la Peste Noire...

Quand les humains meurent, il faut les escorter jusqu’à l’au-delà. Les amener à bon port et leur expliquer le principe des soirées Loto. Il arrive parfois que l’âme ou l’esprit d’un humain refuse de s’en aller, et qu’on doive l’extraire du corps. Ce qui peut s’avérer légèrement salissant.

Un truc à savoir sur Mortimer (alias La Mort), c’est qu’il est nécrophobe.

Et cette représentation de lui avec son grand manteau noir à capuche et sa faux, qui fait passer les humains de vie à trépas rien qu’en les effleurant de son doigt noueux ? C’est de la pure propagande. Mais bon, c’est sûr qu’il aurait tout de suite l’air moins intimidant si le commun des mortels l’imaginait vêtu de gants de thanatopracteur bleus en latex et d’un masque en néoprène pour se protéger des particules. Sans parler du désodorisant en option.

Il a enfin laissé tomber la combinaison anticontamination. C’est déjà ça.

On se voit de temps en temps. Pas évident de ne pas se croiser quand vous êtes Le Sort et La Mort. Mais à une époque, on était inséparables.

On a fait la fête ensemble pendant l'incendie de Rome, on a pillé et vandalisé des villages entiers avec les Vikings. On a appris à concocter notre propre hydromel pendant les Croisades, on a prêté main forte à Genghis Khan. C'était le bon temps, quoi. Maintenant, on ne se voit plus que dans le cadre du travail. Au moins, on arrive à garder des rapports strictement professionnels.

Mortimer tourne le regard vers nous, lève son verre à Lady la Chance, tout sourire, puis me fait un doigt d'honneur.

« Franchement, soupire Lady la Chance, frôlant le bras d'une femme postée devant une autre machine à sous et qui se met aussitôt à hurler quand elle décroche le jackpot progressif. Vous n'en avez pas marre de vous comporter comme des mômes ? Quand est-ce que vous allez enfin tourner la page ?

– Plus facile à dire qu'à faire, je réponds.

– C'est ça, oui, réplique-t-elle, soufflant sur le paquet de cartes à la table de blackjack tandis que le croupier les bat. Vous pourriez au moins cesser de rôder comme des vautours à attendre que ces pauvres innocents frappés par la guigne se plantent. »

À travers les haut-parleurs du salon de blackjack, Frank Sinatra entonne *Luck Be a Lady*.

« Oh, c'est ma chanson », s'exclame-t-elle, assénant une petite tape sur l'épaule de Mavis, qui, l'instant d'après, se voit distribuer un blackjack.

Puis Lady la Chance s'en va, papillonnant de table en table, s'approchant des hommes, des femmes, leur caressant les cheveux, leur glissant des mots doux à l'oreille, disséminant son pollen, semant le bonheur sur son passage.

Elle s'amuse comme une petite folle, ça c'est sûr. Mais à quel prix ? Pour les joueurs au fond du trou, cette lueur d'espoir n'est qu'une courte trêve avant l'inexorable retour des problèmes financiers. Aujourd'hui, ils repartiront avec plus en poche qu'ils n'auraient imaginé gagner, mais cet argent ne durera pas. Demain, la chance aura tourné. Et ensuite ? En

tireront-ils une leçon ? Ou, au contraire, reviendront-ils persuadés de détenir le secret pour déjouer le système, tout ça pour voir leurs rêves et leurs espoirs anéantis une fois de plus ?

Parfois, Lady la Chance fait plus de mal que de bien.

Mais, au moins, pour ce qui est de Mavis Hanson, ça a l'air positif. On dirait bien qu'elle va tenir jusqu'à son trente-troisième anniversaire, en fin de compte. Lorsque je quitte des yeux la table de blackjack, Mortimer a levé le camp, laissant son Shirley Temple à demi-vidé sur le zinc.

CHAPITRE 5

Quelques jours plus tard, Paresse, Gourmandise et moi déjeunons ensemble chez un traiteur dans l'East Village pour mettre en commun nos notes de terrain. Gourmandise rentre tout juste d'un concours de dégustation de bâtonnets de fromage frits à Memphis, tandis que Paresse a passé le week-end avec un groupe d'étudiants du MIT qui venaient d'acheter une Xbox flambant neuve.

« Ils n'ont pas ouvert un manuel du week-end, ma parole, raconte Paresse, avachi sur sa chaise, les pieds sur la table. Tout ce qu'ils ont fait, c'est commander des pizzas, boire de la bière et jouer aux jeux vidéos pendant, genre, trente-six heures d'affilée. La seule fois où ils ont mis les pieds hors de la piaule d'internat, c'était pour aller pisser un bol. Du grand art, ma parole. »

Un truc à savoir sur Paresse, c'est qu'il est narcoleptique.

Dans le même ordre d'idée, il regarde trop la télévision, ne fait jamais le moindre exercice, ne s'est pas lavé les cheveux depuis Woodstock et porte toujours le même T-shirt des Sex Pistols.

« C'était quoi comme pizza ? demande Gourmandise la bouche pleine de pastrami et de pain aux céréales.

– Je sais plus, répond Paresse. Saucisse et pepperoni. Bacon canadien. C'est pas très important, si ?

– La pizza, c'est hyper important, mec, rétorque Gourmandise. La pizza, y a pas plus important. »

Un truc à savoir sur Gourmandise, c'est qu'il souffre d'une intolérance au lactose.

Jamais plus de quinze minutes ne séparent ce grand gaillard d'1, 80 m pour 175 kilos de son prochain repas. Panoplie préférée : chemise hawaïenne et jogging ample. Nourriture préférée : tout ce qui lui tombe sous la main.

« Alors, tu fais quoi de beau, en ce moment, Sergio ? s'enquit Paresse, de plus en vautré sur son siège.

– Oh, toujours la même rengaine. Je regarde des humains prendre les mauvaises décisions en se basant sur ce que vous leur balancez, puis je les reclasse en leur réattribuant un sort au rabais. »

La femme à la table d'à côté me décoche un regard suspicieux, comme si elle doutait de mon équilibre mental. Elle peut parler, tiens. Dans neuf ans, elle découpera son mari en morceaux, qu'elle jettera en pâture à ses trois chats.

« J'aimerais pas faire ton taf, mec. Trop de boulot, ma parole. »

Gourmandise laisse échapper un rire, nous postillonnant à la figure quelques fragments du sandwich qu'il vient de terminer.

« *Toi* qui rechignes à travailler ? Comme c'est étonnant.

– Parce que tu te crois mieux, toi, gras double ?

– Moi, au moins, je fais pas que glander dans la vie.

– Continue comme ça et tu vas déguster, mon gros.

– Mais je ne demande que ça, rebondit Gourmandise. J'ai encore faim. »

Deux jeunes femmes sveltes arborant des sweat-shirts de l'Université de New-York entrent dans le restaurant et posent les yeux sur nous. La blonde aux jambes de rêve chuchote quelque chose à l'oreille de la rousse plantureuse et toutes deux éclatent de rire.

La blonde posera pour Playboy et occupera les dix prochaines années de sa vie à tenter de percer en tant que mannequin et actrice, à faire de longues promenades sur la plage au couchant, à frayer avec des goujats qui la dégusteront du sexe. Une fois la bague au doigt

avec trois enfants, la rousse regrettera de ne pas avoir trucidé sa camarade de chambrée quand l'occasion s'était présentée.

« Dites les gars, ça vous arrive d'avoir envie de faire autre chose, vous ?

– Comme quoi ? demande Paresse.

– Je ne sais pas, moi. Comme Fierté, Justice ou Honnêteté.

– Jamais de la vie ! s'exclame Paresse. Paie tes boulots chiants. Même si faut reconnaître que Fierté est super canon.

– Fierté, c'est un mec, mec, intervient Gourmandise.

– Sans déconner ? » s'étonne Paresse.

Gourmandise aspire la fin de son soda au gingembre puis éructe. « Il est gay.

– Sans déconner ? répète Paresse. C'est vrai ?

– Tu veux dire que t'étais pas au courant ? Arrête... Tu le connais depuis l'Âge de Bronze.

– Ben ouais, mais je pensais que c'était une nana un peu garçonne qui kiffait les fringues de mec. La toge lui allait vraiment pas mal, en plus.

– Et toi, je demande à Gourmandise. Tu as déjà pensé à devenir Ambition, Courage ou Vaillance ?

– Avec le physique que j'ai ? réplique-t-il, se fourrant la fin de sa salade de pommes de terre dans le gosier. Tu veux rire ? »

Au moment où les deux étudiantes de New York University passent près de nous pour aller s'asseoir, la blonde émet un grognement porcine qui ne peut être adressé qu'à Gourmandise. Sa rousse de copine et elle en gloussent encore quand elles s'attablent.

Gourmandise saisit mon Coca, aspire ce qu'il en reste puis lâche un gros rot et souffle en direction des deux étudiantes. L'instant d'après, les gloussements ont cessé et toutes deux s'empiffrent, enfournant dans leurs bouches autant de bouffe qu'on peut y caser.

« Ouah, ça, c'est du grand art, mec », s'enthousiasme Paresse.

Le cours de leur sort n'en sera pas changé pour autant, mais quand même, les deux jeunes femmes vont devoir lutter contre des accès de boulimie pendant les deux prochains mois.

« Mais qu'est-ce qui t'arrive, au fait ? Pourquoi tu nous demandes ça ? T'as des vues sur un de nos tafs ou quoi ? »

Je secoue la tête. J'aime bien traîner avec eux, c'est vrai, mais on ne peut pas dire qu'ils m'inspirent outre-mesure.

« Je ne sais pas, je réponds. Faut croire que je suis un peu en reste...

– Je vois ce que tu veux dire, acquiesce Gourmandise, lorgnant sur l'autre moitié de mon sandwich œuf mayo. T'en veux plus ? »

J'abandonne Gourmandise et Paresse chez le traiteur (Gourmandise n'est toujours pas repu et Paresse s'est assoupi sur sa chaise) puis je trouve une ruelle isolée où je peux redevenir invisible avant de mettre le cap sur Union Square, mon radar toujours à l'affût d'hommes, de femmes et d'enfants à qui le sort réserve des coups durs, des échecs et des addictions en tous genres.

Bien que je ne sois pas en mesure de désactiver mon fatalo-radar, je peux quand même le régler au plus bas, voire filtrer certaines fréquences, alors je paramètre tout au minimum sauf les échecs, puisque les humains qui exploitent à fond leur potentiel, ça ne court pas les rues. Ainsi, ils se mêlent tous en une sorte d'interférence, une rumeur assourdie et incessante. Un bruit blanc. Un peu comme un ventilateur électrique, la circulation au loin sur la voie express ou le ressac. Parfois, ce fond sonore peut s'avérer très apaisant. Heureusement parce que, sinon, je me demande bien comment je réussirais à fermer l'œil.

Imaginez que vous essayez de vous endormir, de rédiger une lettre ou de méditer avec des millions de conversations qui flottent et fusent autour de vous. C'est déjà assez dur de se concentrer dans ces conditions, alors formuler une pensée novatrice, n'en parlons pas. Il m'a

bien fallu deux millénaires pour m'y faire. Et encore, c'était avant que les humains cessent de mourir à des âges raisonnables.

Bien évidemment, tous les humains n'émettent pas un signal que je suis en mesure de capter.

Traversant Gramercy Park en remontant vers le nord de Manhattan, invisible aux yeux des humains mais assailli par l'infini cortège de tous leurs sorts, il m'arrive de déceler des zones vierges dans la toile qu'est mon univers. Un peu comme quand vous nagez dans une mer froide ou un lac et que soudain, au contact d'un courant chaud, vous réalisez à quel point l'eau est gelée partout ailleurs.

Ces parcelles de chaleur sont des parenthèses dorées. Des bouffées d'énergie émises par les humains engagés sur la Voie de La Destinée.

En général, je me contente d'ignorer ces poches de rien.

Ces masses d'air chaud douces comme une étreinte.

Ces rappels qui me renvoient à mes propres limites.

Mais de temps en temps, je m'arrête et j'en prends une en filature pour tenter de comprendre comment elle est structurée, pour élucider ce qui fait de son hôte un être à part. Béni des dieux. Appelé à une brillante destinée plutôt que condamné à un triste sort.

Ou, dans ce cas précis, appelé-*e*.

Une masse d'air chaud douce comme une étreinte quitte, sous les traits d'une femme, la table qu'elle occupait à la terrasse du bistrot Pete's Tavern. Son visage me paraît familier mais je n'arrive pas à la remettre d'emblée. Avec mes cinq milliards et demi d'humains à gérer, au bas mot, pas étonnant que j'aie du mal à identifier une femme évoluant sur la Voie de La Destinée. Vous pensiez que j'aurais craqué depuis le temps, hein ? Que je me serais acheté un Blackberry ou un autre truc du genre ? Mais je suis de la vieille école. J'aime avoir tout dans

la tête. De temps à autre, il m'arrive, j'avoue, d'oublier ou d'écortcher un nom. Comme la fois où j'ai appelé Napoléon « Nabot ». Grand moment de solitude.

Alors que j'essaie de me rappeler d'où je connais cette femme, elle s'adresse au serveur en partant et là, je percute : c'est la nouvelle locataire de mon immeuble, celle qui se trouvait sur le toit-terrasse quand Destinée et moi étions en plein ébat sans contact.

J'emboîte le pas à ma nouvelle voisine, attiré vers elle pour une raison qui m'échappe. Je ne peux pas tout mettre sur le compte de ma curiosité, de mon envie de savoir ce qui la différencie de mes humains. Il y a quelque chose d'autre, ce même truc que j'ai ressenti sur le toit quand j'ai entendu sa voix pour la première fois ; et ce truc, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

Je décide donc de la filer sur quelques pâtés de maison, j'étudie sa façon de se mouvoir, de marcher, je cherche à saisir ce qui, chez elle, me semble si irrésistible. Puis je remarque le sourire qui illumine chaque visage sur son passage. Elle-même ne sourit pas à ses semblables, elle ne cherche à susciter aucune réaction chez eux ; elle parle au téléphone, c'est tout. Et il n'y a pas que les hommes pour lui sourire parce qu'elle est canon et qu'ils ont envie de se la faire... Les femmes aussi la remarquent. Je commence à me demander si mon imagination ne me joue pas des tours – est-ce qu'inconsciemment, je ne projette pas sur les autres humains l'effet qu'elle me fait ? Est-ce bel et bien elle qui provoque ces réactions ? –, quand soudain elle saute à bord d'un taxi et se fond dans la marée de véhicules qui remontent Park Avenue.

D'après ce que j'en ai vu, la nouvelle locataire de mon immeuble n'a aucun signe particulier qui la rendrait unique et lui gagnerait la sympathie des inconnus. Mais cela ne veut pas forcément dire grand-chose. Avant, je croyais que tous les humains sur la Voie de La Destinée se démarquaient des miens grâce à un look ou une démarche bien à eux, ou bien une autre caractéristique déterminante. Mais j'ai déjà vu des hommes tirés à quatre épingles et des femmes irréprochables, de vraies saintes, à qui le sort réservait une vie médiocre, et, à

l'inverse, des souillons et des arrogants destinés à un parcours dépassant le cadre de mes compétences.

Des inventeurs. Des artistes. Des scientifiques.

Des guérisseurs. Des meneurs d'hommes. Des enseignants.

Sont exclus de cette dernière catégorie, en revanche, les types comme Darren Stafford, le professeur de biologie à Duluth dans le Minnesota. Qui apprend à l'instant que son élève modèle lui a menti : en fait, elle ne prend pas la pilule.

Oups.

Depuis toujours, et surtout ces derniers millénaires, je m'emploie à sonder les humains engagés sur la Voie de La Destinée, à l'affût du moindre indice expliquant ce qui fait d'eux des êtres d'exception, cherchant à comprendre ce qui les motive.

J'ai écouté les enseignements de Platon et d'Aristote.

J'ai piqué ses tickets de cantine à Albert Einstein.

J'ai observé Van Gogh manier le pinceau et Rodin sculpter le bronze.

J'ai fait du cerf-volant avec Benjamin Franklin, de la voile au côté de Leif Eriksson, supervisé la naissance de Jules César et assisté à la crucifixion du Christ. J'ai même pisté Moïse pour essayer de saisir ce qui le tenait en haleine. J'étais là quand Pélidas a ordonné à son neveu, Jason, de ravir la Toison d'or.

À ce propos, cette idée de Toison d'or, vous savez d'où elle vient ? Encore un coup de Destinée. Eh oui, sa chevelure est rousse, mais sa pilosité intime tire sur le blond vénitien. Et dans la Grèce Antique, le maillot brésilien, personne n'en avait encore entendu parler.

Mais après avoir étudié sous toutes leurs coutures des centaines de millions d'humains pendant des dizaines de milliers d'années, je suis à deux doigts d'abandonner mes recherches infructueuses... J'ai l'impression que jamais je ne percerai le mystère de ces hommes et femmes appelés à de hautes destinées qui ne sont pas dans mes cordes. Pourtant, je continue à

croire que si seulement j'arrivais à saisir l'essence de leur nature exceptionnelle, ça m'apporterait un éclairage sur les rapports que j'entretiens avec mes propres humains et sur ce qui les rend, pour la plupart, aussi casse-couilles.

CHAPITRE 6

En moyenne, un quart de million d'humains viennent au monde chaque jour et je dois attribuer un sort à près de 210 000 d'entre eux. Si l'on fait le calcul, on obtient 8750 affectations par heure, 146 par minute, soit 2,4 par seconde.

Comme si j'avais envie de passer mes journées planté devant l'écran.

Heureusement, avec le Générateur Automatique de Sorts conçu par Innovation pour m'assister dans ma tâche d'attribution, je peux prendre en charge les 210 000 nouveaux nés quotidiens depuis mon ordinateur portable en sirotant un grand café au lait chez Starbucks. Ce serait sans doute plus raisonnable de faire ça chez moi via une connexion à haut débit, mais j'ai accès au réseau Kingdom Come depuis n'importe quel endroit sur Terre, alors pourquoi me priver ? Jerry prétend que Kingdom Come est plus sécurisé que la NSA. Mais bon, quand tu décides de tous les sorts par le biais d'une connexion sans fil, tu croises les doigts pour que le réseau ne se fasse pas pirater par un hacker tokyoïte de treize ans.

N'allez pas non plus croire que le logiciel fait tout le boulot à ma place. Il me reste mes quotas à saisir et les paramètres de succès à régler pour veiller à ne pas dépasser le seuil de médiocrité.

Batteur de base-ball dont l'average avoisine les .250.

Présidents non réélus.

Succès sans lendemain.

Si j'oublie de régler les paramètres et que j'attribue par mégarde à un de mes humains un futur pavé d'Oscars ou de victoires à Wimbledon, j'empiète presque sur les plates-bandes de Destinée. Ce qui pourrait bien me valoir une mise à pied. Ou pire. Du coup, je passe un temps fou à tout vérifier. Et plutôt deux fois qu'une.

Je dois aussi prendre en compte les vies antérieures de mes sujets.

Quand ils naissent, les humains sont placés soit sur la Voie de la Destinée, soit sur celle du Sort et de la fatalité. Il n'y a aucune possibilité d'évoluer. Ni de gravir les échelons de l'entreprise. Ni de changer de catégorie d'imposition. Une fois sur la Voie de la Destinée, c'est pareil : impossible de déchoir. Vous êtes dans une dynamique positive, en quelque sorte. Un champ magnétique invisible qui vous guide vers votre avenir.

Toutefois, la Loi de la réincarnation ouvre bel et bien une brèche en permettant aux humains de transcender leur sort d'une vie à la suivante. Faites les bons choix, donnez-vous les moyens d'atteindre vos objectifs et vous pourrez aller de l'avant. Évertuez-vous à merder et à répéter inlassablement les mêmes erreurs et vous régresserez. En théorie, si vous réussissez à faire bonne impression, vous pourriez bien finir par être admis sur la Voie de la Destinée lors d'une vie ultérieure.

Inutile de préciser que vous n'avez pas le droit d'emporter vos souvenirs avec vous puisque les réminiscences de vies antérieures ont tendance à être des fardeaux plus qu'autre chose. La plupart des humains ont déjà assez de mal à ne pas oublier leurs rendez-vous et autres dates anniversaires, inutile de les lester un peu plus avec des infos encombrantes du genre : « J'ai été Adolf Hitler dans une vie antérieure ».

Une fois tous les renseignements entrés dans le programme, j'enfonce le bouton « Exécution » et hop, c'est parti. Mais télécharger ces 210 000 sorts vers le serveur général cosmique prend un bon moment, surtout si le wifi rame. Enfin, tout est relatif, car en moins de dix minutes, les sorts de mes nouveau-nés seront uploadés, disséminés, attribués à qui de droit.

Ce n'est pas une science exacte, je vous l'accorde. Pas comme dans le temps, quand je pouvais tailler sur-mesure chaque sort pour chaque humain. C'était comme confectionner un bon costume qui tombait nickel. Ou façonner un avenir à partir de chair et d'os. Attribuer des

sorts, c'était tout un art. Un savoir-faire qu'on se forgeait, qu'on affinait. Un exutoire créatif pour le Michel-Ange qui sommeille en moi.

Maintenant, tout n'est plus que production de masse.

Sorts à l'emporte-pièce.

Avenirs à la chaîne.

Même assisté par un algorithme informatique, je surnage tout juste... et je ne peux plus me payer le luxe de fabriquer de façon artisanale le futur de tous mes sujets. Les affaires courantes, du genre la quantité de sorts à réattribuer au quotidien, sont déjà tellement chronophages.

D'une façon ou d'une autre, je sacrifie la qualité au profit de la quantité.

D'une façon ou d'une autre, je ne fais que débiter des produits.

Tandis que le logiciel poursuit son téléchargement, je reçois un e-mail de Jerry. Rien de bien personnel, un e-mail collectif adressé à la liste de diffusion Yahoo! du personnel des Immortels.

Important !!!

En général, quand Jerry indique dans l'objet que son message est « Important », c'est qu'il nous fait suivre un de ces avertissements à propos d'un nouveau virus informatique ou une chaîne de messages pour aider les enfants qui meurent de faim en Afrique, ou encore pour nous prévenir qu'Applebee's offre des chèques-cadeaux.

Jerry saute toujours à pieds joints dans ce genre de canulars et de légendes urbaines qui circulent sur Internet.

Une fois, il nous a même fait suivre un e-mail annonçant que l'administration américaine de la monnaie s'apprêtait à frapper de nouvelles pièces exemptes de la mention : « *In God We Trust* ». On a bien cru qu'il n'allait jamais décoller.

À tous les coups, l'e-mail n'est qu'une énième mise en garde pourrie ou un plaidoyer pour telle ou telle cause tout aussi nase, mais je ne peux pas le supprimer sans même l'ouvrir. Premièrement, presque tous les mails de Jerry portent l'intitulé « Important », « Urgent », « À lire absolument », alors impossible de deviner si l'on a affaire à de la daube ou à une information qui mérite d'être relevée. Deuxièmement, Jerry est toujours chez AOL et il nous oblige à en faire de même pour s'assurer qu'on lit bien ses e-mails (en vérifiant le statut).

Un truc à savoir sur Jerry, c'est que c'est un maniaque du contrôle.

Quand j'ouvre l'e-mail, tout ce que j'y lis, c'est :

Événement majeur en perspective !!!

Restez connectés !!!

Jerry dans toute sa splendeur, quoi. Il aime cultiver le mystère quant à ses projets personnels. Ménager le suspense. Faire tout un flan pour promouvoir tel ou tel événement qui, à coup sûr, changera le cours de l'Histoire, et garder jalousement les détails jusqu'à la dernière minute.

L'Arche de Noé.

La naissance de Jésus.

La saison 1969 des Mets.

Si La Destinée, La Mort et moi influons davantage sur le parcours des humains que les Intangibles, les Émotifs, les Péchés capitaux et les Péchés véniels, c'est Jerry qui chapeaute le tout. Sa manière à lui de nous rappeler qui tire les ficelles.

Autre truc à savoir sur Jerry, c'est qu'il est complètement mégalomanie.

Lorsqu'il s'agit de déluges, de messies ou du plus grand chamboulement de toute l'histoire des World Series, en général Jerry ne nous tient pas au courant de son emploi du temps. Au bout d'un moment, il est bien obligé de mettre l'un d'entre nous au parfum, mais il ne nous prévient pas toujours très à l'avance (quoique Destinée, qui a capté Marie avec son radar dès l'Immaculée Conception, se doutait qu'il y avait anguille sous roche). En revanche, j'avais beau savoir que les Orioles allaient foirer leurs Series en beauté cette année-là, j'étais loin de me douter qu'ils s'inclineraient devant les Mets. De même, c'est via la météo que nous avons appris l'arrivée du déluge : une ouverture des vannes célestes était à prévoir, et ce pendant les quarante prochains jours. Inutile de préciser que nos vacances de printemps à Tahiti, qui s'annonçaient plutôt festives, sont carrément tombées à l'eau.

J'ai beau avoir la mainmise sur l'avenir de plus de quatre-cinquièmes de l'humanité, je n'ai jamais la moindre idée de ce que Jerry va sortir de son chapeau. Comme si j'avais du temps libre à revendre pour décrypter ses messages codés... Alors, une fois les sorts du jour enfin téléchargés, je sauvegarde son e-mail dans le dossier « Annonces Relou Jerry », j'éteins mon ordinateur puis je me focalise sur une barmaid de vingt-deux ans en passe de décider que le glandeur au chômage ayant opté pour un mocca frappé ferait un bon petit ami.

CHAPITRE 7

Je suis dans le Quartier Rouge d'Amsterdam à la tombée de la nuit, je longe les méandres du canal Oudezijds Achterburgwal, complètement bluffé que des gens parviennent à communiquer pour de vrai en utilisant cette langue. Pour ma part, je butte dès la première syllabe. Faut dire que je sors tout juste du coffee shop Extase, où j'ai testé un truc appelé White Widow.

En règle générale, j'essaie d'éviter l'alcool, l'herbe et le thé aux psylos relevé de miel et de gingembre, mais je n'avais pas remis les pieds à Amsterdam depuis la Guerre du Vietnam et ça a pas mal changé entre-temps. Et puis, à Rome, fais comme les Romains...

Sur l'autre rive, une enseigne fichée au-dessus d'une entrée condamnée annonce un SHOW PORNO LIVE. Juste à côté, en gravissant une volée de marches, vous laissez sur votre droite une vitrine où apparaît en lettres lumineuses l'inscription UNIVERSITE DU CANNABIS. Juste un peu plus haut sur les quais, au début du canal, on peut visiter le musée du Haschisch, de la Marijuana et du Chanvre ainsi que la banque de graines Sensi Seed, avant d'aller goûter aux joies de la prostitution légalisée.

Je commence vraiment à me demander pourquoi j'habite encore à Manhattan.

Sur la berge où je me trouve, dans les embrasures de portes surmontées de néons rouges et flanquées de rideaux rouges ouverts s'affichent des femmes de silhouettes diverses aux cheveux de toutes les teintes occupées à racoler les passants. Certaines portes sont closes, les rideaux tirés sur la vitre, la lampe éteinte au-dessus de l'entrée indiquant que l'occupante des lieux est momentanément indisponible.

Devant moi, deux jeunes français, un couple, peinent à se mettre d'accord : devraient-ils, oui ou non, demander à une prostituée de se joindre à eux pour un plan à trois ? La fille, une étudiante parisienne de dix-neuf ans, quittera l'université avec une licence en communication

et un doctorat en chagrins d'amour, tandis que son petit copain, un étudiant en histoire de vingt-et-un ans, sera condamné à revivre le même scénario ad vitam.

Je ne peux réfréner un rire.

Les tourtereaux me décochent un regard noir et le petit-ami me traite de connard.

J'ai oublié que je n'étais pas invisible, on dirait.

Ce n'était peut-être pas très judicieux de fumer des gros pétards avant le boulot.

Prenant bien soin d'éviter le jeune couple, je reprends ma promenade le long du canal, dépassant le musée du Haschisch, de la Marijuana et du Chanvre et un puceau de vingt-huit ans originaire de Branson dans le Missouri qui finira par s'amouracher de la première prostituée l'ayant initié aux plaisirs charnels, avant d'atteindre une ruelle isolée où je m'engouffre pour redevenir invisible à l'abri des regards indiscrets. Un peu comme Clark Kent cherchant un coin tranquille pour se métamorphoser en Superman... sauf que moi, je ne suis pas là pour sauver qui que ce soit.

Je me suis souvent demandé ce que ça ferait d'être un super-héros doté de superpouvoirs que je pourrais mettre à profit pour voler au secours des damoiselles en détresse ou pour combattre les méchants et les criminels. Sauf que mon blase n'inspirerait pas franchement confiance, à mon avis.

Captain Fatum.

Fatal Man.

Mr Fataliste.

Super Sort Vengeur.

Et puis je ne donne pas cher de mon allure en collants lycra et justaucorps.

Arrivé au milieu de la ruelle, je me rends compte que je ne suis pas seul. Et qu'elle mène à un cul-de-sac.

Faisant volte-face, j'aperçois la silhouette de Nicolas Jansen, vingt-quatre ans, tapi dans les nappes d'ombre qui me séparent du début de l'impasse. Je ne distingue pas son visage, mais je sais qu'il va passer les vingt prochaines années de sa vie à faire des allers-retours entre centre de désintoxication et prison, sans qu'aucun de ces séjours ne lui soit d'une grande utilité.

« Alors, ça roule ? demande-t-il dans un anglais aux intonations bataves tout en s'approchant de moi.

D'ordinaire, je n'ai pas beaucoup d'interactions avec les humains, et encore moins d'échanges de ce genre, et vu que je m'extasie de la sottise dont cette espèce a fait sa marque de fabrique, pas étonnant que mon sens du contact laisse un peu à désirer.

« Dégage », je réplique.

Il marque une hésitation, momentanément désarçonné par ma réaction. Qu'il interprète, à tort, pour de la bravade. Il réduit la distance entre lui et moi.

« Je m'en irai quand je serai prêt », rétorque-t-il en produisant un poignard.

Bon ça va, je me fiche pas mal qu'il me blesse ou qu'il me tue. Il risque d'endommager ma combinaison d'homme, c'est vrai, mais au pire je pourrai toujours demander à Ingéniosité de m'en confectionner une neuve. Celle que j'ai sur le dos commence à être un peu abîmée, de toute façon. Rien de plus normal sachant que je la porte depuis la Réforme.

Mais je ne suis pas vraiment d'humeur à me faire racketter et planter là, tout de suite, comme ça, surtout que je plane à dix mille et que ça me ferait redescendre direct. En plus, j'ai prévu de visiter la maison d'Anne Frank.

« Donne-moi ton portefeuille, ordonne-t-il.

– J'ai pas d'argent sur moi », je réponds. Mensonge éhonté. En sus de mon propre liquide, Paresse m'a filé cent balles pour que je lui rapporte du shit de derrière les fagots.

– File-moi ton larfeuille, putain », grogne-t-il, brandissant son couteau à l'appui.

Je vois enfin le visage de Nicolas Jansen, un jeune camé dont le dernier rasage remonte à plusieurs jours. Pour l'heure, son mode de vie ne le ronge pas encore, mais il a d'ores et déjà planté ses crocs dans sa chair et s'apprête à le vider peu à peu de toute sa volonté en le suçant jusqu'à la moelle.

Je pourrais lui donner mon portefeuille et le laisser poursuivre sa descente aux enfers jusqu'à se vautrer dans l'échec et le désespoir, mais je me passerais bien des démarches pénibles comme faire opposition sur ma carte de crédit universelle ou me procurer une nouvelle pièce d'identité. J'ai horreur d'aller au DMV (département des véhicules à moteur), seule administration habilitée à délivrer ces documents.

Je pourrais l'ignorer et redevenir invisible ; après tout, c'est pour ça que j'ai pénétré dans cette ruelle à la base. Mais cette pratique est assez mal vue depuis le fiasco déclenché par Héroïsme autour de Jeanne d'Arc.

Règle n°6 : ne jamais se dématérialiser devant un humain.

À l'inverse, je pourrais essayer de lui parler pour le dissuader de faire toutes ces conneries, lui dire qu'il n'est pas trop tard, qu'il est encore temps de faire quelque chose de sa vie, même si dans le meilleur des cas, il finira technicien de surface. Mais cela reviendrait à interférer. À faire de l'ingérence.

Alors, j'opte pour une méthode tout à fait différente.

« Va te faire mettre, je lui dis.

– Quoi ?

La diplomatie, ça n'a jamais été mon fort.

– Va te faire mettre », je répète en m'avancant vers lui. Il recule d'un pas, le poignard toujours dardé dans ma direction.

– Te fous pas de ma gueule, me prévient Nicolas, s'immobilisant et maintenant sa position. Je vais te trancher, sur la vie de ma mère, je vais te trancher.

– Vas-y, tranche-moi », je renchéris, m’avançant d’un autre pas pour le défier de passer à l’acte.

Si Nicolas Jansen est taillé pour effrayer les gens, les dépouiller puis se procurer de quoi s’embuer l’esprit grâce au fruit de son labeur, il n’est pas violent de nature. Et ce n’est, en aucun cas, un assassin.

« Tu perds rien pour attendre, lance-t-il sans grande conviction.

– Tiens, je le provoque, saisissant mon portefeuille et le lui agitant sous le nez. Vas-y, chope-le si t’es cap. »

Ses yeux jouent au yoyo entre le portefeuille et moi. L’incertitude se lit sur son visage, la confusion semble émaner de lui par vagues, quasi-palpable. Et je sais qu’il est à deux doigts de tourner les talons et de réaliser que la vie d’agent d’entretien a du bon.

Peut-être est-ce parce que je m’avance à nouveau vers lui, ou parce que je lui fais l’affront d’exhiber le liquide que j’ai sur moi, ou parce que je le traite de gros lâche et de couille molle ? Ou peut-être l’avais-je tout simplement sous-estimé ?

Toujours est-il que Nicolas Jansen joint le geste à la parole. Avant que j’aie le temps de dire « Oudezijds Achterburgwal », il me plonge sa lame dans la poitrine, m’arrache le portefeuille des mains et prend ses jambes à son cou pour se fondre dans la foule de plus en plus dense le long du canal, me laissant pour mort dans la ruelle enténébrée.

CHAPITRE 8

Déjà que c'est super gênant de se faire racketter et poignarder dans un coupe-gorge d'Amsterdam par un mortel porté sur la drogue, quand en plus, vous bousillez votre combinaison d'homme par la même occasion, c'est le pompon. Au moindre accroc, il devient impossible de se téléporter avec. Au lieu d'effectuer le voyage en une seule entité, vous risqueriez de glisser à travers l'entaille béante, abandonnant ainsi votre combi derrière vous, ce qui entraînerait tout un tas de problèmes. Certes, ça donne du grain à moudre à Hystérie et Complot, mais il ne faudrait surtout pas mettre la puce à l'oreille de nos sujets : si les humains venaient à deviner qu'une masse non identifiée sillonne le globe en se faisant passer pour l'un d'eux, on serait mal.

C'est déjà arrivé une fois, d'ailleurs, peu après la chute de l'Empire Romain, à la fin du V^e siècle. Ça a provoqué un tel esclandre qu'on a dû faire appel à Mémoire pour une intervention d'urgence et procéder à une refonte dont l'onde de choc s'est ramifiée et déployée sur plus de cinq cents ans. Si l'imaginaire collectif humain a baptisé cette période obscurantiste « Haut Moyen Âge », chez les Immortels, on la connaît comme La Grosse Plantade de Jerry.

Donc, pour éviter d'anéantir une fois de plus cinq cents ans d'histoire écrite et de productions culturelles, je dois regagner New-York par mes propres moyens. Et sans portefeuille, ni passeport, ni empreintes digitales pour attester de mon identité, je ne suis pas tout à fait en mesure de sauter dans le premier avion venu, ni de m'embarquer pour une croisière transatlantique. De toute façon, je n'ai même plus de quoi me payer le billet.

Alors, aux grands maux les grands remèdes.

« Aïe ! » je m'écrie quand l'aiguille me perfore l'épiderme avant de tirer le fil pour former le point.

S'il est impossible de nous tuer, nous éprouvons toutefois des sensations à travers nos combinaisons de chair humaine. La chaleur. Le plaisir. La douleur. Et là, ça ressemble à de la douleur.

« Tais-toi, me houspille Discrétion. Tu vas attirer l'attention.

– Ça fait mal, je proteste. L'anesthésie locale, ça te dit quelque chose ?

– Estime-toi déjà heureux que je me sois pointée, réplique-t-elle, me transperçant le torse avec un peu trop d'enthousiasme à mon goût. Tu ne te rends pas compte des risques je prends en venant ici. »

Un truc à savoir sur Discrétion, c'est qu'elle est parano.

Nous sommes assis sur le lit dans une chambre au premier étage de l'hôtel Victoria, à près d'un kilomètre de l'endroit où je me suis fait poignarder. Les rideaux sont tirés, les portes verrouillées et je n'ai pas été autorisé à chuchoter le moindre mot avant que Discrétion ait passé la pièce au crible à la recherche d'éventuels mouchards.

Un « Aïe » m'échappe à nouveau.

« T'es pas en train d'enregistrer ça sur bande, au moins ? » s'inquiète Discrétion.

Elle m'en veut toujours pour le Watergate.

« Je n'avais pas du tout la main sur ce coup-là, je proteste. C'est pas moi qui les ai forcés à divulguer leurs secrets. Ils ont cédé à la pression politique. On n'y peut rien, c'était leur sort.

– C'est ça, ouais. Heureusement que Woodward et Bernstein ont su faire preuve d'un peu d'intégrité, eux. »

Avec Discrétion, ça va faire six mille ans qu'on se connaît. Avant cela, les humains n'avaient pas grand-chose à cacher, à part la nourriture qu'il leur arrivait de garder pour eux, entre autres plaisirs solitaires. Plus d'une fois, Discrétion s'est sentie lésée après avoir croisé mon chemin. Il lui a fallu un bail pour digérer tout cet imbroglio à propos de Judas, mais elle a fini par se rendre compte que c'était pour le mieux.

Discrétion achève de me recoudre, ajoutant quelques sutures, soit pour s'assurer que je n'aurai pas de fuite lors du retour à New-York, soit parce qu'elle jubile de m'entendre hurler.

« Voilà qui devrait faire l'affaire, déclare-t-elle.

– T'en es sûre ? je demande, triturant la chair plissée sur ma poitrine.

– Non. Mais, vas-y, appelle quelqu'un d'autre si tu veux un deuxième avis. »

De tous mes collègues, Discrétion était bien la seule que je pouvais appeler sans craindre que ça s'ébruite. Le bémol, c'est que si son silence ne s'achète pas, il a tout de même un prix.

« Merci, je dis. Qu'est-ce que je te dois ? »

Ma carte de crédit s'étant envolée avec le reste de mon portefeuille, je n'avais de quoi payer ni la main d'œuvre en couture, ni l'hôtel, alors Discrétion s'en est chargée. En liquide, bien sûr.

Mais ce n'est pas d'argent qu'il s'agit dans ce cas précis.

Discrétion fait la moue et plaque un index sur ses lèvres. « Hmmm... » fait-elle.

À son expression, je devine que l'hésitation est affectée. Elle sait exactement ce qu'elle veut. Mais Discrétion n'est pas très matérialiste, elle se fiche pas mal des objets, qu'ils soient banals ou surnaturels. Elle n'est pas très branchée sexe, non plus, contrairement à ce que pourraient laisser penser ses liaisons passionnelles avec Intégrité et Ambition. Elle n'est pas du tout rancunière, ni encline à mettre qui que ce soit dans l'embarras. La seule chose qui l'intéresse, c'est ce qui fait de l'ombre à l'opacité qui lui est si chère.

Les humains voués à divulguer leurs secrets.

Les cafteurs.

Des sujets gravitant dans mon orbite, quoi.

« Je veux l'incident de Roswell.

– L'incident de Roswell ? je répète.

Je m'attendais à ce qu'elle me demande, je sais pas moi... l'assassinat de JFK ou la mort de Marilyn Monroe ou ce qu'il est advenu de Jimmy Hoffa. J'étais même partant pour lui céder les francs-maçons, voire le Saint-Graal. Mais l'incident de Roswell ?

« Et Area 51, la base militaire.

– Oh non, tu déconnes ? C'est pas juste.

– C'est pas juste non plus de m'imposer de passer sous silence ton petit souci de combinaison. »

Là, elle m'a cloué le bec. Pourtant, lui céder à la fois Roswell et Area 51, ça fait vraiment mal. Si le mystère était enfin levé sur ces deux secrets, ce serait tellement marrant de voir comment les humains réagiraient et l'impact de ces révélations sur leurs sorts. Rien de tel qu'ébranler les croyances qui bercent une espèce entière depuis ses prémisses pour semer le chaos.

D'ailleurs, c'est Chaos qui va être dégusté... Lui qui attendait ce moment avec encore plus d'impatience que moi.

« Très bien, t'as gagné. T'as qu'à les prendre tous les deux. »

Un sourire de triomphe perle sur les lèvres de Discretion, qui se lève du lit et me décoche un regard qui me rappelle étrangement Malice.

« Autre chose, ajoute-t-elle.

– Quoi ? je demande, commençant à me rhabiller.

– Ferme les yeux », m'ordonne-t-elle d'une voix suave et aguicheuse.

Je la dévisage et je me demande si je ne me suis pas trompé en supposant qu'elle ne voudrait pas être rétribuée en nature.

« Pourquoi ?

– Ferme-les, c'est tout », insiste-t-elle, déboutonnant son chemisier.

Alors je m'exécute et j'imagine Discrétion ôter un à un ses habits, puis ses sous-vêtements, pour se poster debout près de moi, nue. Je finis de déboutonner ma chemise, je me glisse hors de mon pantalon, frétilant d'anticipation, puis je me laisse aller en arrière et m'adosse au lit, ma combinaison de Terrien fourmillant d'excitation.

Au bout d'un – trop long – moment, je rouvre les yeux pour découvrir que je suis le seul dans cette pièce à croire que je vais m'envoyer en l'air.

Discrétion a disparu.

CHAPITRE 9

« R-trente-six, avancez jusqu'au guichet numéro treize. »

Je suis au Département des véhicules à moteur, dans le quartier d'Upper Manhattan, à quelques encablures et une émeute raciale de l'East River.^a

Voilà près de trente minutes que je suis assis là, à attendre qu'on m'appelle pour fournir les documents nécessaires à l'émission d'une nouvelle pièce d'identité. Une démarche qui ne peut se faire par e-mail. Il faut se rendre en personne au bureau pour faire la demande.

Si j'avais un permis de conduire délivré par l'État de New-York, j'aurais pu faire ma demande en ligne. Mais après ce qui est arrivé à James Dean, Jerry refuse de nous laisser conduire. Réaction assez pavlovienne, si vous voulez mon avis, sachant qu'aucun de nous n'est aussi casse-cou qu'Imprudence, mais parfois vous n'avez d'autre choix que de courber l'échine. Et puis, quel usage ferait-on d'un permis de conduire quand on se déplace à la vitesse de la lumière ?

C'est dans ce genre de moments que la capacité de devenir invisible prend tout son sens.

Bien sûr, je ne peux pas utiliser ce superpouvoir ici. Mais quand ça fait plus de deux-cent cinquante mille ans que vous pratiquez, vous avez parfois tendance à prendre certaines choses pour argent comptant.

J'ai déjà appelé pour faire opposition sur ma Visa universelle, la carte de crédit offrant le meilleur service client de tout l'univers. Au sens propre. Je peux utiliser ma Visa sur n'importe quelle planète dotée d'une forme de vie intelligente et de solutions de paiement. Et

^a Allusion aux émeutes raciales qui ébranlèrent les quartiers de Harlem et Bedford-Stuyvesant du 15 au 22 juillet 1964. Dans cette scène, Sergio se trouve dans la partie ouest d'Upper Manhattan (zone comprenant les quartiers suivants : Washington Heights, Marble Hill, Inwood, Harlem, Manhattanville) et il insiste sur le fait que pour rejoindre l'East River depuis sa localisation actuelle, il faut traverser Harlem, qui fut le théâtre d'émeutes raciales.

si je perds ma carte, si on me la vole et que le moindre paiement frauduleux est détecté, je suis remboursé. Même si les transactions en question ont été effectuées sur les lunes galiléennes.

« R-trente-sept, avancez jusqu'au guichet numéro cinq. »

Le guichet numéro cinq, situé juste sur ma gauche, abrite un rond de cuir qui travaillera toujours dans ce service à cinquante ans, une crise cardiaque en perspective, et qui attend son prochain rendez-vous sans le moindre enthousiasme. Je l'observe avec un désintérêt à peu près équivalent au sien quand la nouvelle locataire de mon immeuble s'approche de son guichet.

Sara Griffen porte un tailleur-pantalon noir avec des chaussures classiques. Ses cheveux sont relevés en un chignon et j'aperçois sa nuque dégagée, pâle et voilée d'un duvet soyeux.

Un truc à savoir sur Sara Griffen, c'est qu'elle est une énigme.

J'ai croisé deux ou trois fois Sara au moment où elle sortait de l'immeuble et je l'ai suivie pour essayer de comprendre ce qui m'attirait tant chez elle, ce qui la différenciait du futur pédophile de l'appartement 502 ou de la femme du 1216, qui passera le restant de sa vie à expérimenter la chirurgie esthétique pour en arriver à la conclusion qu'on n'achète pas le bonheur à coups de bistouri. Pour l'instant, tout ce que je sais de Sara, c'est qu'elle aime bien faire son footing dans Central Park, qu'elle cuisine peu et qu'elle a horreur d'entendre crier les bébés.

J'ai aussi découvert qu'elle faisait bel et bien de l'effet aux gens.

Je regarde l'agent du DMV derrière le guichet, je le regarde regarder Sara et je me rends compte que l'expression maussade qu'il affichait l'instant d'avant s'est dissipée, qu'il a l'air plus impliqué. Il luit dans ses yeux une étincelle qui n'était pas là tout à l'heure. L'animation dans sa gestuelle témoigne d'une certaine vivacité. Son sourire n'a plus rien de forcé.

Peut-être qu'il cherche désespérément un plan cul et qu'il nourrit l'espoir de plaire à Sara. Peut-être est-ce tout simplement un dragueur invétéré. Ou peut-être que quelque chose chez Sara lui fait du bien.

Quant à moi, ce qui me ferait du bien, là, tout de suite, ce serait de ne pas perdre la moitié de ma matinée au DMV.

« D-cinquante-et-un, avancez jusqu'au guichet numéro deux. »

Tandis que j'observe Sara Griffen, je me demande à nouveau ce qui l'a mise sur la Voie de la Destinée, ce qui la différencie du mordu de jeux vidéos assis à ma gauche que le chômage guette et de la jeune femme de dix-sept ans à ma droite qui finira par tromper son mari.

Je me demande aussi pourquoi mes poulains à moi n'exploitent jamais leur potentiel, n'ont peu ou pas de talent et militent pour des causes perdues, alors que Destinée se paie tous les Michael Jordan, les John Lennon et les Winston Churchill de la planète. Vous devez halluciner que j'aie pu oublier un truc pareil, mais c'est assez balèze de se rappeler ce qui s'est passé juste après sa propre création. C'est là que Jerry nous a baptisés en nous donnant nos titres. Il ne nous a pas vraiment laissé le choix, et je crois que c'était voulu. Quand tu viens d'émerger du néant cosmique tout visqueux, les yeux collés et cherchant à comprendre ce qui t'arrive, la dernière chose dont tu te préoccupes, c'est de savoir comment tu vas gagner ta vie. Mais quand même, ça aurait été pas mal de pouvoir au moins postuler.

Bien que je ne puisse pas sentir Destinée et que son fichier clients me fasse baver d'envie, j'ai aussi conscience qu'on a besoin l'un de l'autre. Et que les humains ont besoin de nous. Sans le Sort et la Destinée, ils n'auraient aucun but dans la vie. Aucun chemin à suivre. Aucune raison d'être.

Contingents au possible.

Complètement inutiles.

Comme une suite de *Matrix*.

Donc, par essence, Destinée et moi on est là pour maintenir l'équilibre cosmique de la vie humaine sur cette planète.

Mais ça ne m'aide pas à obtenir une table chez Elaine's un vendredi soir. Et ici, au DMV, en ce qui concerne le service client rapide, on ne peut pas dire que je bénéficie d'un quelconque passe-droit.

« R-trente-huit, avancez jusqu'au guichet numéro onze. »

Dix autres minutes s'écoulent et j'attends toujours mon tour quand Sara Griffen quitte les lieux.

Je la recroise quelques jours plus tard à Central Park.

J'observe un gamin de quatre ans qui, ayant repéré le chariot du marchand de glaces, hurle sur sa mère pour qu'elle lui achète une barre glacée Good Humor goût fraisier, quand Sara passe en courant vêtue d'un short de jogging, d'un T-shirt et d'une casquette des New York Mets.

L'espace d'un instant, j'oublie complètement la mère et son morveux, et je regarde Sara qui passe devant moi, fredonnant sans un son les paroles de la chanson qu'elle écoute avec son iPod. Et je ne suis pas le seul à remarquer sa présence.

Le marchand de glaces lève la tête et suit Sara des yeux. Un homme de soixante-douze ans qui sera mort avant son soixante-quinzième anniversaire se redresse à son passage. Un garçon de onze ans avec « cancre » marqué sur le front se cogne contre une poubelle.

Bien sûr, on pourrait mettre ça sur le compte de son petit cul bien moulé et de ses jambes superbes, qui vous feraient envier le sort de son rasoir. Sauf qu'elle tape aussi dans l'œil des femmes. Jeunes. Moins jeunes. Mariées, célibataires. Futures hôtesse de l'air ou strip-teaseuses, chirurgiens qui se verront poursuivis pour erreur médicale. Tous sont subjugués par

Sara, qui fait frémir l'air sur son passage. Puis quand elle disparaît, la mystérieuse sensation suscitée chez eux se dissipe, et ils reprennent leur activité.

Je suis Sara des yeux jusqu'au virage qui la happe ; puis je reporte mon attention sur le monstre braillard qui se fera violer en prison à vingt-quatre ans.

À peine une semaine plus tard, je croise à nouveau Sara dans le métro.

Parti de Houston Street, je me dirige vers le nord de la ville, quand elle entre dans mon wagon et s'installe juste en face de moi.

Le métro est un des rares endroits où je n'utilise pas mon don d'invisibilité. Certes, les gens ne pourraient pas me voir, mais ça ne les empêcherait pas de s'asseoir sur moi, de me bousculer, ou de s'offusquer quand je largue une flatulence incontrôlée.

Eh oui, ça arrive.

Je pourrais me téléporter jusqu'à mon appartement histoire de m'épargner ce genre de situations fâcheuses, vous me direz, mais quand on est missionné pour observer les humains, l'idée, c'est justement d'observer. Et je n'en aurais pas trop l'occasion si je les évitais tout le temps. En plus, le métro est un lieu propice à la réattribution de sorts.

Alors je reste visible en espérant voyager à peu près tranquille, sans qu'un camé au crack ne tourne de l'œil à côté de moi et bave sur ma combinaison d'homme.

C'est un peu gênant de me retrouver ainsi nez à nez avec Sara. Je ne peux pas la détailler comme je l'ai fait jusqu'ici, ni observer les réactions qu'elle suscite chez ses semblables sans passer pour le type un peu louche. Mais contrairement aux autres humains à bord, je n'arrive pas à la déchiffrer.

Un truc à savoir sur Sara Griffen, c'est qu'elle est jolie mais pas à tomber par terre non plus.

Je détourne le regard, tentant d'afficher un air désinvolte, mais je crois que je surjoue le côté décontracté. Quand je jette un nouveau coup d'œil dans sa direction, je vois qu'elle me

dévisage. Je croise les jambes et les décroise aussitôt. Je m'éclaircis la gorge. Je fais semblant d'examiner un truc super intéressant au sol entre mes deux pieds. Puis je lève une fois de plus les yeux et les siens sont encore rivés sur moi.

Je me demande si je devrais me présenter. Ou descendre à la prochaine station. Ou l'informer qu'elle est assise près d'une femme qui va contracter de l'herpès génital.

Au final, je me contente de sourire.

Elle me rend mon sourire.

Je ne saurais dire ce qui me fascine chez Sara Griffen. L'air serein qu'elle arbore chaque fois que je la vois, peut-être ? L'effet qu'elle semble faire aux autres ? Ou tout simplement le fait que quand elle sourit, je souris aussi.

Nous continuons à voyager en silence en nous zieutant de part et d'autre de l'allée qui nous sépare, sourire en coin, comme liés par une plaisanterie secrète. Quand nous atteignons Times Square, Sara descend, non sans m'avoir décoché une dernière œillade. Puis les portes se referment et je me retrouve seul avec une troupe de fétichistes, de casanovas et de démarcheurs téléphoniques en route pour l'Upper West Side.

Pendant le reste du trajet, je n'arrête pas de penser à la destinée, au sort, et au nombre de passagers dans cette rame de métro qui ont sérieusement besoin de conseil. Mais ce qui m'occupe surtout l'esprit, c'est Sara et les différents lieux où nous nous sommes croisés à Manhattan, ces derniers temps.

Le DMV.

Central Park.

Le métro.

Sur une île de plus de deux millions d'habitants, voilà que je tombe trois fois sur la même femme à trois endroits différents en à peine plus d'une semaine.

Si je n'étais pas de la partie, je jurerais que le sort s'évertue à me dire un truc.

CHAPITRE 10

Au cours de la quinzaine suivante, je recroise Sara au musée Guggenheim, au Zoo de Central Park, au Figaro Café à Greenwich Village, à un match des Yankees et je l'aperçois en train de prendre le soleil sur notre toit-terrasse.

Bon, j'avoue... cette dernière occurrence s'apparentait peut-être plus à de l'espionnage qu'à une rencontre fortuite.

Je sais qu'elle devrait être le cadet de mes soucis, que mon temps serait mieux employé à suivre les humains lancés sur ma voie, mais après être tombé sur elle tant de fois, ma curiosité est piquée au vif.

Alors pendant quelques semaines, je la prends en filature.

Jusqu'à son travail chez Halstead Property sur la 3^e Avenue, pour qui elle vend des appartements de luxe et des maisons dont les prix atteignent généralement des sommes à sept chiffres.

Jusqu'à Central Park, où elle déjeune près de la fontaine Bethesda puis se dirige vers un stand de la New York Picnic Company pour acheter deux sandwiches qu'elle donne à un couple de sans-abris.

Jusqu'à un trois-pièces à Gramercy Park dans un immeuble où les animaux sont admis, qu'elle vend à un jeune agent de change pour 1 995 000 dollars.

Jusqu'au Downtown Athletic Club, où elle fait vingt longueurs dans le bassin de 25 mètres avant de se payer un massage de 45 minutes.

Jusqu'au Metropolitan, où elle passe trois bonnes heures à visiter, entre autres, une grande exposition sur Cézanne.

Jusqu'au marché bio de Union Square.

Jusqu'à un loft de trois pièces à SoHo.

Jusqu'au club de jazz Blue Note à Greenwich Village.

Jusqu'à un mémorial pour les victimes des attentats du 11 septembre.

Jusqu'à un luxueux quatre pièces en copropriété à Midtown.

Jusqu'à un bar appelé le Bongo à Chelsea, où un conseiller en gestion financière, un jeune loup de vingt-huit ans, lui paie un verre.

Techniquement, c'est de la traque, mais j'ai un permis pour ça. Et ce n'est pas comme si je m'apprêtais à la découper en morceaux pour la mettre au congélateur. Et puis, franchement, elle mérite beaucoup mieux que ce *loser*. Dans moins de dix ans, il sera en cure de désintoxication pour tenter de décrocher de la cocaïne, qui aura dévoré le plus gros de ses paies.

On s'attendrait à ce que les humains dans le sillage de la Destinée se débrouillent pour fréquenter des personnes lancées sur la même voie. Un peu comme des âmes sœurs qui, s'étant trouvées, s'épauleraient pour affronter le chemin chaotique que peut être la vie. Mais il faut croire qu'à moins d'être faits l'un pour l'autre, ces êtres d'exception ne sont pas plus à l'abri d'un mauvais choix sentimental que mes ouailles.

Bon, donc je suis là, posté devant Bongo, à épier Sara et le cocaïnomane aux dents longues à travers la vitre, à me demander si je devrais entrer pour m'assurer que ce gros nase ne glisse pas de GHB dans son verre. Oui, je sais, c'est une excuse à deux balles. Mais ça fait plus d'un mois que je file Sara, et je me suis habitué à sa présence. Je la suis presque partout.

Au parc.

Au cinéma.

Dans les vestiaires des femmes à son club de fitness.

À l'épicerie.

Au pressing.

Chez le gynécologue.

Je l'ai vue donner un pourboire bien trop généreux à un chauffeur de taxi, faire un compliment à un jeune sur son iroquoise et verser sa petite larme devant un spot publicitaire Kodak. Je l'ai vue se prendre une porte en verre, manger une saucisse polonaise et acheter des Tampax. Je l'ai même vue se curer le nez. Juste une fois, mais c'était une belle prise.

Je l'ai observée sous toutes ses coutures, jour et nuit, sans parvenir à mettre le doigt sur ce qui fait d'elle un être si spécial. Tout ce que j'ai appris c'est qu'il lui arrive de rigoler quand elle se brosse les dents. Que sa voix semble résonner au fond de sa gorge. Que l'odeur de son shampoing la suit comme une traîne quand elle passe devant moi sans le savoir. Qu'elle a l'air si comblée, si belle, quand elle dort, quand elle lit ou quand elle se pose sur un banc à Central Park pour contempler les tortues.

Et soudain, ça fait tilt.

Je viens de tomber amoureux.